

LES ÉCRITS DE PAUL ROLLIN

Présentation Michel BALLOT

Pour ceux qui feraient pour la première fois connaissance avec Paul Rollin, nous rappelons qu'il s'agit d'un jeune homme de Souppes qui a rejoint le général De Gaulle en 1942, et qui, blessé mortellement lors du débarquement le 6 juin 1944, est mort quelques jours après en Angleterre. Une brève biographie de sa vie a déjà été publiée¹.

Paul Rollin a écrit plusieurs textes entre 1940 et 1944. Trois de ceux-ci nous sont parvenus, le quatrième est perdu. Les titres que nous leur donnons tentent de rassembler l'idée principale du document.

Carnet d'exode : C'est un petit carnet de 85 pages manuscrites de format 9x15cm qui relate l'exode à partir de Souppes. Il s'agit d'un document personnellement vécu, donc de grand intérêt. Ce texte est rédigé à Marseille à partir du 13 décembre 1942 avant de partir pour l'Espagne sans doute à partir de notes prises deux ans plus tôt. Ce carnet couvre la période du 1^{er} juin 1940 à fin juillet 1940.

Carnet d'engagement : Même type de carnet que ci-dessus. Toujours un témoignage personnel. Il couvre la période du 24 octobre 1942 au 9 décembre 1942. Il est d'un grand intérêt également car il montre comment s'est passé le franchissement de la ligne de démarcation en novembre 1942 par les allemands et comment ils se sont emparés des casernes du sud (ou tout au moins celle de Auch où se trouvait Paul Rollin).

Cahiers d'Espagne : Il s'agit de la relation de son passage de France en Espagne. S'agissant du manuscrit le plus conséquent, nous allons le décrire plus amplement.

Cahiers d'Angleterre : Ces cahiers revenus à Souppes ont été prêtés à une famille mais malheureusement jamais rendus. Nous devons les considérer comme perdus. Ils relaient son séjour en Angleterre avant le débarquement de juin 1944. Si la personne à qui a été prêté ce manuscrit lit ce texte, qu'elle pense à le ramener à la famille de Paul.

¹ Maurice Esnault, *Souppes sur Loing, principal centre de la résistance du sud Seine et Marnais ou la merveilleuse histoire du pont de Souppes*, ouvrage préparé par l'Amicale des Anciens Combattants Volontaires de la Résistance et la Société d'histoire et d'archéologie de Souppes-sur-Loing et de ses environs. Editions Amateis 1997, pages 118-121.

Disons de suite comment ces *Cahiers d'Espagne*, ces *Cahiers d'Angleterre* et autres écrits nous sont parvenus.

Arrivés en Angleterre les engagés qui recevaient leur entraînement dans des camps militaires étaient logés, hébergés dans des familles en ville. Ainsi Paul fut logé à Eastborne, Seaford, etc. Dans l'une d'elles il rencontra une jeune fille, Yvonne Schinn.

Toutes ses affaires personnelles et bien sûr tous ses manuscrits étaient en sa possession. Tout cela fut remis à la famille de Paul après la guerre et se trouve donc aujourd'hui à Souppes. Yvonne Schinn est toujours aujourd'hui en relation avec la famille de Paul.

Cahiers d'Espagne

Ce que nous avons intitulé *Cahiers d'Espagne* est donc le journal qu'a tenu Paul Rollin au jour le jour durant son passage de Souppes en Angleterre par l'Espagne, journal tenu de décembre 1942 à mai 1943.

Le présent manuscrit que nous éditons se présente sous la forme de trois cahiers d'écolier de format 15x22cm tous trois dans une couverture de carton léger. Sur la couverture, une image collée : *Un seul combat pour une seule patrie - Général De Gaulle*, sur le dos une récapitulation de son périple que nous donnons dans les pages qui suivent.

L'achat du 2ème cahier à la cantine de la prison de Girona est mentionné dans son journal au 6 janvier 1943 et ce cahier est commencé dès le 7 janvier 43. L'achat du 3ème cahier est mentionné au 6 février 43. Il est commencé à la page LIBERATION soit le 27 février 43. Or les trois cahiers sont rigoureusement du même type et viennent donc très vraisemblablement tous trois de la cantine de la prison de Girona. Ceci signifie donc que tout ce qui a été écrit avant son emprisonnement, notamment tout le passage de la frontière et son arrestation a été écrit, non au jour le jour, mais recopié une fois en prison.

La précision des horaires donnés signifie qu'il avait dû prendre des notes dans la montagne elle-même. Ceci donc, du 14 décembre, date où commence le 1er cahier, jusqu'au 18 décembre 42.

Une première transcription dactylographiée a été faite il y a déjà quelques années. Cette première transcription a sauvé le manuscrit car les premières pages de celui-ci sont devenues aujourd'hui à peu près illisibles. Cependant, cette première transcription de sauvegarde a été faite avec pas mal d'erreurs que nous avons rectifiées dans cette édition. L'une d'entre elles, car nous n'avions rien d'autre à ce moment que cette première transcription, nous a conduit à écrire dans la brève biographie² qu'il s'était fait passer dès le début de son emprisonnement pour être de nationalité canadienne. Or il y avait là une véritable erreur de transcription. Reste pour étayer cette thèse,

sa libération de prison (cf 27 février 43) et les papiers obtenus dans les consulats ou ambassades britanniques dans les jours qui suivent.

L'écriture du manuscrit est faite au crayon d'une écriture fine et serrée. Jamais il ne va à la ligne sauf pour marquer les nouvelles journées, tout cela sans doute pour économiser le papier. L'orthographe des noms propres ne peut être relue correctement et de ce fait doit être prise avec beaucoup de précautions dans cette édition. Certaines phrases ont été surchargées par Paul Rollin en revenant sur les jours précédents et il n'est pas toujours aisé de faire de celles-ci une présentation correcte. Rien de tout cela ne modifie le fond.

Vous remarquerez qu'au fur et à mesure des journées de prison le style devient de plus en plus *télégraphique* jusqu'aux R.A.S. La lassitude se traduisant dans l'écriture elle-même, d'appliquée, elle devient droite et saccadée.

En écrivant ce journal je ne pense pas que Paul Rollin en ait envisagé un jour une quelconque publication. Il s'agit donc à la fois d'une relation des faits et d'un journal intime. C'est cette relation des faits qui nous importe d'abord en tant que témoignage de première main sur cette aventure qu'ont vécue beaucoup d'autres personnes. Nous avons donc, en accord avec sa famille, supprimé quelques phrases qui relevaient totalement du journal intime et que nous n'avions pas à publier.

Du Vallespir au Gâtinais, entre Pologne et Angleterre

Même si cela ne relève pas de ce témoignage direct, mais puisque nous connaissons les faits, autant vous dire comment Paul Rollin a pu se faire aider par la belle famille de Maria Bosch, elle qui habite toujours aujourd'hui le Coudray à Souppes.

En septembre 1939 Lucien Bosch qui habite Saint-Laurent de Cerdans, au cœur du Vallespir sur la frontière espagnole recherche une place de préparateur en pharmacie. C'est le pharmacien de Saint-Laurent, Monsieur Aspar, qui lui trouve une place à Souppes chez Monsieur Lecoq, pharmacien.

Maria Koziolkiewicz est arrivée, elle, à Souppes de sa lointaine Pologne en septembre 1927. Elle travaille aussi à la pharmacie à partir de janvier 1940 et y rencontre Lucien. Elle devient Maria Bosch le 26 septembre 1942. Paul Rollin va lui aussi entrer comme préparateur en pharmacie chez Monsieur Lecoq et va travailler avec Lucien. Vous comprenez la suite ; c'est par cette relation que Paul pourra se faire aider par toute la famille de Lucien : ses parents, ses frères et sœur : Jean, Joseph et Denise dont il parle avec chaleur dans son manuscrit. Du Vallespir, sur la frontière espagnole, il rejoindra l'Angleterre.

En cet été 1997 nous avons voulu rencontrer Joseph Bosch qui vit toujours à Saint-Laurent avec sa femme Adrienne, voulu aussi revoir ce col de la Muga par où Paul nous dit être passé.

² *Op. cit.* note 1.

Joseph nous a raconté

Le point de rassemblement de tous ceux qui souhaitaient passer la frontière était l'hôtel Gineste dans Saint-Laurent. L'Abbé Bousquet était l'un des responsables de la résistance du secteur avec l'adjutant de gendarmerie Embry. Un passage souterrain existait entre l'hôtel et le presbytère, ceux qui souhaitaient passer étaient cachés là en attente des informations de l'adjutant Embry. La gendarmerie était informée régulièrement de la position des patrouilles allemandes sur la frontière ; lorsqu'elles se trouvaient suffisamment loin des points de passage, dont le col de la Muga, *le feu vert* était donné et des passeurs conduisaient dans la nuit les réfugiés en Espagne. Cet hôtel était très fréquenté par les Allemands ce qui paradoxalement couvrait assez bien l'affaire. De nombreux juifs ont ainsi pu passer en Espagne. C'est dans cet hôtel qu'au matin du 16 décembre 1942 Joseph remit Paul au passeur.

Nous sommes ensuite repartis dans la montagne sans le froid de ce décembre 1942 mais avec la pluie de ce mois de juillet 1997. Joseph a aujourd'hui 81 ans et a bien regretté de ne pouvoir nous accompagner mais il nous avait donné toutes les indications nécessaires. Nous avons franchi la rivière -La Muga- qui sert de frontière non loin du col où Paul dit être passé. Mais d'après Adrienne et Joseph, membres du club alpin et ayant parcouru maintes fois cette montagne, le point de passage quasi obligé reste autour de cet *hostal de la Muga* à deux cents mètres de la frontière en terre espagnole. Paul l'a sûrement évité car devait s'y trouver en permanence des carabiniers espagnols. Tout autour de l'hostal sont des bois inextricables.

Toute la région eut une intense activité résistante : tous les hommes de Céret choisirent l'Espagne plutôt que le STO³. Pierre Miquel raconte dans son livre *Les quatre-vingts* comment les élus qui avaient dit *non* le 10 juillet 40 organisèrent la Résistance et furent poursuivis, entre autres dans ces Pyrénées orientales.

Joseph Bosch partira lui aussi en Espagne le 31 mai 1943. Arrêté également il sera d'abord conduit à la prison de Figueras. Son itinéraire sera différent de celui de Paul, vous trouverez son propre témoignage recueilli en cet été 1997 à la suite des cahiers de Paul⁴. Il nous montre encore un autre aspect de cette période.

³ STO Service du Travail Obligatoire en Allemagne imposé par les Allemands.

⁴ *Infra*, pages 207-208.

CARNET D'EXODE

Paul ROLLIN

Marseille, le 13 décembre 1942

Ce fut le 10 mai 1940 que commença la guerre totale voulue par l'Allemagne.

Le 1^{er} juin nous commençâmes, en voyant l'avance des troupes blindées allemandes que rien ne pouvait entraver, à faire l'emballage de tous les objets précieux que M. Lecoq avait chez lui. Quant à moi, estimant qu'il serait futile d'attendre d'avoir mes dix-sept ans, j'allais demander à la gendarmerie à souscrire un engagement pour la durée des hostilités dans une unité combattante. Cela n'était pas la première fois que je demandais à m'engager mais à chaque fois, il m'était répondu d'attendre d'avoir dix-sept ans. Cette fois-ci, j'avais enfin réussi à être autorisé, mais il me fallait l'autorisation soit de mon père ou de ma mère. Ma mère me la refusa, mais je fis tant et plus que mon père signa l'acte d'engagement. J'étais joyeux, mais devais bientôt déchanter.

Cela se passait le 11 juin. Le lendemain, il me fallut un extrait d'acte de naissance et une carte d'identité. Ce fut la photographie qui me retarda et m'empêcha de partir. Aucun photographe n'avait de plaques et c'est à cela que je dois de n'être pas parti, car il était interdit de circuler, la Seine et Marne étant zone des armées.

D'autre part, ces messieurs du bureau d'engagement avaient pris la poudre d'escampette, donc mon acte d'engagement ne valait plus rien. J'en pleurai de rage.

Puis il fallut préparer les bagages en vue d'une évacuation.

Toutes les journées du 11 au 14 furent employées au déménagement de la P.P.F.¹ de la cave de M. Lecoq et de ses objets

¹ P.P.F. *Prévoyante des Pharmaciens Français*. Petite entreprise de conditionnement de produits pharmaceutiques avec laquelle travaillait la

précieux. Nous étions tous à l'emballage le matin à 6 heures jusqu'au soir à 8 heures et même 9 heures. Il y avait moi, Louis Folli qui travaillait à la P.P.F., Maria, M. Bosch, M. et Mme Lecoq. Il ne restait que M. Robert à la pharmacie.

Nous avions été transporter les colis à la gare, quand un employé vint nous dire que la gare n'en prenait pas la responsabilité et que les expéditions étaient suspendues. Nous dûmes retourner chercher tous les colis et les ramener à la pharmacie.

Monsieur Lecoq fit un tas de démarches et réussit à trouver une camionnette que nous chargeâmes le soir même et qui partit pour la Bretagne emmenant Mme Billard, sa fille et sa mère dans la famille de M. Lecoq.

Ceci se passait le 12 juin.

Le 13 se passa dans l'angoisse générale, les Allemands avançaient et les dépôts de pétrole de Rouen qui avaient sauté répandaient un brouillard artificiel intense. Nous vîmes passer à une allure inimaginable six *Spitfire* qui étaient à la poursuite d'avions allemands.

Le 14, qui était le jour de notre départ, l'on vint me réveiller à 6 heures du matin pour que je tue les deux chiens que j'aimais le plus et que j'avais vu grandir. Dick qui était un loup magnifique et à moitié sauvage et Toutoute un cocker qui nous amusait tous. Je donnais à Dick une pilule de strychnine de 0g10 dans deux tranches de jambon à 7 heures du matin il ne mourut qu'à 11 heures. Jusqu'à la dernière minute il me reconnut et remuait la queue en me regardant. Il essayait de se mettre debout, mais l'action du poison l'en empêchait. Quant à Toutoute, ce fut M. Bosch qui lui fit une piqûre de 0g 05. Il n'en inocula même pas la moitié, le reste nous éclaboussa et j'eus dans la bouche le goût amer de la strychnine car le chien s'était débattu et avait cassé l'aiguille. Il avait son compte quand même, car à peine l'avions-nous lâché qu'il se mit à courir à l'autre bout du jardin distant d'une vingtaine de mètres à peine et arrivé là, il se coucha sous les troènes et mourut. Nous eûmes beaucoup de peine car nous nous étions beaucoup attachés à ces bêtes. Il n'en restait plus qu'un, Bill. Il mourut lui aussi empoisonné sur la route de La Guerche. Aidé de l'oncle de M. Lecoq, je transportai les deux corps dans le jardin, y creusai un trou à peine profond d'un mètre et y ensevelis les deux chiens. Sur leur tombe Maria mit un pot contenant un bouquet tricolore.

Je m'en allai chez nous préparer mes affaires car je m'en allais à deux heures avec mes patrons. Je dis au revoir à mes parents et commençai à charger la voiture. Je mis ma bicyclette sur le toit de la voiture de M.

Fercoq² où elle fut attachée solidement. A peine avions-nous terminé que je vis venir à moi le maire de Souppes qui m'interdit de partir la pharmacienne s'étant enfuie le matin même avec son fils et ses parents. Je l'envoyai voir M. Lecoq. Il lui fit signer un papier sur lequel mon patron s'engageait à ne pas quitter le pays avant d'avoir reçu un ordre d'évacuation. Mme Lecoq quand elle apprit cela se trouva presque mal. Enfin, à 3 heures, nous fîmes nos adieux à tout le monde et le départ eu lieu.

Monsieur Lecoq était dans la *Simca* avec un affecté spécial qui avait un ordre de mission pour Angoulême et que nous connaissions. Quant à moi, je pris place dans la 202 de M. Fercoq, avec lui, sa femme qui conduisit tout le temps que je restai avec eux et une véritable loque humaine un sous-lieutenant de l'armée française, dentiste qui s'appelait M. Chaigneau. Je ne pus m'empêcher de blâmer son attitude faite de lâcheté, il n'eut même pas le courage d'y répondre. Je fis la route dans une position inconmode, mes genoux touchaient le menton. Je regardai une dernière fois mon cher pays de Souppes et me demandais avec angoisse si je reverrais mes parents que j'y laissais.

Des barrages anti-chars avaient été construits ainsi que des chicanes et toute la troupe était prête au combat qui devait s'y engager et qui n'eut lieu qu'à Château-Landon et qui coûta très cher aux boches. De notre côté les pertes s'élevèrent à 26 morts. Sur la route la circulation était impossible, il y avait plusieurs rangées de voitures tant civiles que militaires. Nous passâmes par Nargis. La circulation étant interdite dans la direction de Montargis. La voiture ne put monter la petite côte et les soldats durent nous pousser. Partout où nous passions, le génie minait les ponts. Nous étions obligés de laisser passer les convois militaires et il en résultait une confusion inexprimable. Dans toute la journée nous ne fîmes pas trente kilomètres. Il y avait des soldats de toutes les nations combattant aux côtés de la France. J'ai vu dans un pays des soldats anglais qui réglaient la circulation. Nous dûmes laisser les pompiers de Paris qui se repliaient et, au-dessus de nous les avions ronronnaient. Enfin, petit à petit, sous un soleil terrible, nous arrivâmes sur une hauteur de Lorris et il était de cela onze heures du soir.

Un convoi militaire était stoppé, aucune voiture ne voulant se déranger. Un lieutenant descendit et tout en gueulant, essayait de faire de la place afin que ses camions puissent passer. Peine perdue, survint un deuxième lieutenant qui lui, plus énergique sortit son revolver, et ordonna aux civils de dégager la route. Sous la menace la plus grande partie obéit et gara les voitures dans les champs. Ceux qui refusèrent virent leurs voitures renversées dans le fossé avec tout leur chargement et le convoi passa.

Quant à nous nous étions garés sur un petit chemin et nous en profitons pour manger. A minuit, quand le convoi fut passé, nous repartîmes et à deux heures du matin nous avions parcouru à peine cinq

pharmacie Lecoq qui se trouvait vers le 108 avenue du général Leclerc. Ne pas confondre avec le P.P.F., *Parti Populaire Français* de Jacques Doriot qui fut l'un des plus actifs partis de la collaboration.

² Madame Fercoq était la tante de Madame Lecoq.

cents mètres, mais nous étions à peine à l'entrée de Lorris. Je partis avec M. Feroq dans la ville de Lorris à la recherche d'une dame que nous ne connaissions pas mais dont M. Creissent, un ami de M. Lecoq nous avait parlé, pour lui demander d'héberger Mme Lecoq et Mme Feroq pour la nuit. Après une demi-heure de recherche nous avions trouvé.

Nous allâmes chercher ces dames qui faisaient peine à voir, tellement elles étaient fatiguées, et après les avoir quittées, nous allâmes boire dans un café qui se trouvait non loin de là. Un désordre y régnait, quelque chose d'inouï, des bouteilles cassées ou vides jonchaient le sol. Nous bûmes une bonne bouteille de vieux vin. Je ne sais même pas si elle fut payée. Sur le chemin du retour, je me trouvai séparé de M. Feroq, et après quelques recherches le retrouvai.

Je dus alors passer par-dessus un train qui était stationné. Je fis sauter tous les boutons de ma culotte et dus les rafistoler avec des épingles. Enfin nous arrivâmes aux voitures et je pris deux couvertures pour me rouler dedans. J'allai me coucher dans un champ voisin sur du foin. Je ne dormis, malgré ma fatigue qu'une demi-heure le froid me pénétrant jusqu'aux os.

Je réveillai tout le monde, y compris notre lavette d'officier lequel, j'ai oublié de le mentionner, avait troqué ses habits militaires contre des civils. Comble de la couardise.

Je partis ensuite réveiller ma patronne et sa tante, et à quatre heures nous nous préparâmes à partir.

C'est alors qu'advint la chose qui fut cause de notre séparation : la *Simca* ne pouvait pas démarrer pour une cause inconnue. Tous nos efforts combinés à ceux d'autres automobilistes furent vains. Nous restâmes là jusqu'à environ six heures du matin. Je bus un café bouillant que M. Lecoq avait dans son thermos, et brisé de fatigue je m'endormis.

Pas pour longtemps, car je fus réveillé en sursaut par ma patronne et vis des gens affolés qui commençaient à évacuer les voitures. J'entendis au-dessus de nous un fort ronronnement et vis un avion de bombardement qui descendait droit sur nous. J'avoue que c'est la seule fois au cours de l'exode que je fus effrayé, car je ne réalisai pas encore la panique des gens et, étant à moitié endormi, ne songeai plus du tout dans quelle situation je me trouvais. L'avion fit plusieurs cercles au-dessus de nos têtes, puis il prit de l'altitude et disparut.

Nous décidâmes d'attacher une corde à la voiture et de la tirer. Nous parcourûmes environ cinq cent mètres ainsi avant d'arriver au rond-point de la gare qui était vide de voiture. Là, tout le monde, y compris Mme. Lecoq et sa tante et à l'exception de notre vaillant officier, nous essayâmes de la faire démarrer. Il n'y eut rien à faire. Il fut décidé de l'abandonner et aussitôt tous les bagages furent transportés dans la 202. Quand tout fut terminé, il n'y avait plus de place que pour Mme Lecoq et sa tante. Je proposai de me servir de ma bicyclette pour aller dans la Nièvre. M. Chaigneau qui avait aussi sa bicyclette la détacha et partit pour Bordeaux où il devait essayer de rejoindre

sa femme alors que sa place était avec son régiment. Nous en fûmes bien débarrassés. Après bien des discussions, ma patronne me laissa partir après m'avoir donné un papier sur lequel était inscrit les pays par où je devais passer : Gien, Cosne, Donzy, Colmery et les Mouttôts lieu de destination.

Mais auparavant, nous avions, M. Feroq et moi été nous ravitailler au pays. Les gens qui avaient eux reçu l'ordre d'évacuer liquidaient toutes leurs conserves. Partout l'on voyait courir des gens et une queue dont on ne voyait pas la fin stationnait devant la mairie attendant sans grand espoir un bon qui leur permettrait d'avoir peut-être un peu d'essence.

Et à huit heures je partis sur ma bicyclette pour la grande aventure. J'étais tout seul maintenant avec 400,00F en poche et comme points de repère que le nom de cinq pays. J'arrivai tout d'abord à un tout petit pays qui s'appelait Montereau. Je crus m'être trompé et retourné en Seine et Marne. Je revins sur mes pas et me renseignai auprès des habitants. Ils me dirent être dans le Loiret. Je ne les croyais pas beaucoup, mais devant la petitesse du pays je finis par en convenir. Montereau était d'après ce que j'avais entendu dire chez nous, une bien plus grande ville. Je repartis et arrivai à un carrefour qui surplombait Gien. Là, un soldat nous interdit le passage et nous fit dévier par Ouzouer-La-Ferrière³. La circulation était impossible. Les piétons et les cyclistes allaient plus vite que les voitures. Sur la route, dans les champs avoisinants roulaient des chars d'assaut, des motos, des voitures civiles, des side-cars et aussi des cyclistes. Pour ma part, j'y ai roulé aussi.

Arrivé à un second carrefour, un soldat nous dirigea sur Sully-sur-Loire. Là, je pris une mauvaise direction et me dirigeai sur Orléans. Après avoir roulé pendant cinq ou six kilomètres, je demandai à un groupe de soldats si je me dirigeai sur Sully. Ils me firent connaître mon erreur et m'indiquèrent la bonne direction. Je revins donc sur mes pas. J'entraî dans une auberge qui se trouvait au bord de la route pour demander à boire. Le patron me donna de la grenadine à plusieurs reprises en disant qu'il aimait mieux voir toute sa cave vidée par les Français au lieu que ce soient les boches qui en profitent. Malheureusement tous ne raisonnaient pas ainsi car j'ai vu vendre de l'eau. Je continuai ma route dans une cohue indescriptible sous un soleil ardent et la fatigue commençait à se faire sentir ainsi que la faim car j'avais oublié de manger à mon départ.

Mais ce n'était que le commencement. La route était longue jusqu'à Sully et cette promenade, si l'on peut appeler ainsi cela, fut agrémentée d'incidents. Tout d'abord un avion de bombardement passa à basse altitude et une bousculade eut lieu qui entraîna la chute d'une trentaine de cyclistes dans un ravin. Heureusement il n'y eut pas de blessé. Puis ce fut à mon tour : un gros camion s'arrêta brusquement devant moi. Surpris je n'eus pas le temps de freiner et je tombai sous le camion. Je n'eus que le temps de retirer

³ Il s'agit bien sûr, de Ouzouer-sur-Loire.

mon bras de sous la roue car il se remit en marche aussitôt. Je me relevai et me remis en selle.

Après une heure et demie au moins, j'arrivai enfin à Sully. Je traversai le magnifique pont élevé peu de temps auparavant et qui devait être détruit peu d'heures après mon passage et roulai sur la route qui mène à Gien. J'essayai de trouver à manger, mais nulle part je ne trouvai rien. J'étais atrocement fatigué et mes yeux étaient brûlés par la réverbération du soleil et me faisaient cruellement souffrir. Ajoutez à cela une soif et une faim terribles. J'étais tellement à plat que je fis une nouvelle chute sur le bas-côté de la route cette fois-ci, et m'y endormis, non loin d'un gros char Renault qui portait le nom de Richelieu et qui était abandonné.

Je dormis peut-être une demi-heure et fus réveillé par un jeune homme qui passait. Nous repartîmes ensemble, maudissant les boches et les Italiens qui nous avaient poignardés alors que nous étions déjà bien mal. Nous nous arrêta à un bistrot et bûmes une bouteille chacun de bon vieux Bourgogne. Moi qui ne buvais jamais de vin j'étais saoul au point de ne plus sentir ma fatigue.

Nous arrivions à Gien quand tout-à-coup, j'entendis deux grands sifflements déchirer l'air suivis aussitôt de violentes explosions. *La D.C.A.* ! criaient les gens affolés en se sauvant dans les champs au lieu de rester sous les arbres qui nous camouflaient. C'étaient des boches qui bombardaient la ville. Je sautai sur un type qui se sauvait dans les champs, saisit sa femme par une jambe en les menaçant de leur casser la figure s'ils essayaient de se sauver. Des soldats vinrent leur dire que j'avais raison car c'était déjà bien suffisant le nombre de morts civils.

D'autre part, sur la route se trouvait un convoi de femmes et d'enfants, des voitures civiles et deux convois militaires. Le bombardement aurait pu durer longtemps mais des avions français ou anglais, je ne puis dire, arrivèrent et chassèrent les boches. Nous repartîmes l'alerte passée, mais j'étais seul car j'avais été séparé de mon compagnon.

Gien avait eu la gare et des immeubles atteints par des bombes et brûlaient. Le nombre de morts et blessés important. Nouvelle alerte, mais cette fois-ci pas de bombardement. J'ai du avec trois soldats au pont de Gien retenir quatre jeunes femmes qui, folles de terreur, voulaient se jeter avec leurs petits dans la Loire. Avec beaucoup de mal nous arrivâmes à les calmer. Et je repartis cette fois avec comme point de repère Cosne.

Je m'arrêtai pour boire de l'eau à un quartier où était établi un état-major. Dans les champs qui s'étendaient autour de moi, comme D.C.A. que des fusils mitrailleurs. A peine étais-je à un kilomètre de Gien que les boches revinrent bombarder avec plus de violence que la première fois. Je continuai ma route et m'arrêtai vers un guignier dans lequel je montai afin de calmer ma faim. Puis j'allai boire du rosé et du cidre dans une ferme abandonnée par ses occupants.

Le pillage était le roi. J'en étais écumé. Des soldats, la tenue débraillée étaient ivres et chantaient avec des civils aussi ivres. Quelle déchéance, pauvre France ! Je repris mon vélo emmenant une bouteille de rosé pour calmer ma soif en cours de route. Je me trompai de route et me dirigeai sur Sancerre.

Après avoir roulé un peu, je demandai ma route et appris mon erreur. Je revins donc sur mes pas et repris la bonne direction. Je roulai assez rapidement car j'avais réussi à m'infiltrer dans un convoi militaire et qui avait priorité de passage. J'arrivai ainsi à peu près quatre kilomètres de Cosne. Mais là, ma fatigue se faisant de plus en plus sentir, je trempai mes pieds dans un ruisseau qui coulait et cela me fit un grand bien. Mais un soldat me fit dévier de la route car l'entrée à Cosne était interdite de ce côté, la route étant minée. Je fus donc obligé d'accomplir un détour qui me rallongea d'au moins dix kilomètres.

Enfin j'arrivai à Cosne où un régiment de la Légion avait pris position. Plusieurs soldats me donnèrent des lettres pour mettre à la poste. Plus loin, d'autres soldats minaient le pont. Je remis les lettres à des civils qui m'indiquèrent la route de Donzy. J'arrivai près du but tant souhaité.

Partout sur la route l'on voyait des soldats belges pour la plupart qui s'en allaient soit à pied soit à bicyclette. J'arrivai à Donzy complètement harassé car la Nièvre est un pays où les côtes sont à l'honneur. Je demandai la route de Colmery qui se trouve distant de Donzy de dix kilomètres.

A Donzy je rencontrai des gens de chez moi, M. Royer et son fils. Ils me réconfortèrent, me donnèrent du pain et du chocolat que j'engloutis tellement ma faim était grande. Ils me donnèrent aussi une paire de lunettes jaunes pour protéger mes yeux qui me faisaient un mal atroce. Je les remerciai et repris ma course. Je suis sûr que ce fut la partie la plus dure de mon exode. Les routes étaient mauvaises, tantôt pavées, tantôt pleines de silex. Je montais les côtes à pied, désespérant d'arriver.

Enfin je vis poindre un clocher qui était celui de Colmery. Je demandai mon chemin pour aller aux Moutôts, terme de mon voyage. J'étais tellement épuisé que je mis presque une heure pour faire le kilomètre qui me séparait du but. Enfin j'arrivai et demandai la maison de M. Bonabeau chez qui je devais me rendre. J'étais tellement sale que M. Bonabeau ne me reconnut pas. Je fis quelques pas, tel un automate et tombai sur la chaise que me présentait M. Bonabeau.

J'eus quelque mal à parler, tellement ma gorge était desséchée. Je lui racontai que M. Lecoq et M. et Mme Fercoq me suivaient et qu'ils arriveraient bientôt et ce qui était arrivé à M. Lecoq. Puis je mangai une magnifique omelette et un gros morceau de pain, le tout arrosé de vin. Au milieu de mon repas, je vis arriver deux femmes en culotte d'homme qui me furent présentées : Mesdames Farchy et Battegay, ainsi que le mari de Mme Battegay. Je dus recommencer mon récit. Quand ce fut terminé, que je fus bien rassasié, j'allai me coucher chez M. Lurier qui m'avait préparé un lit.

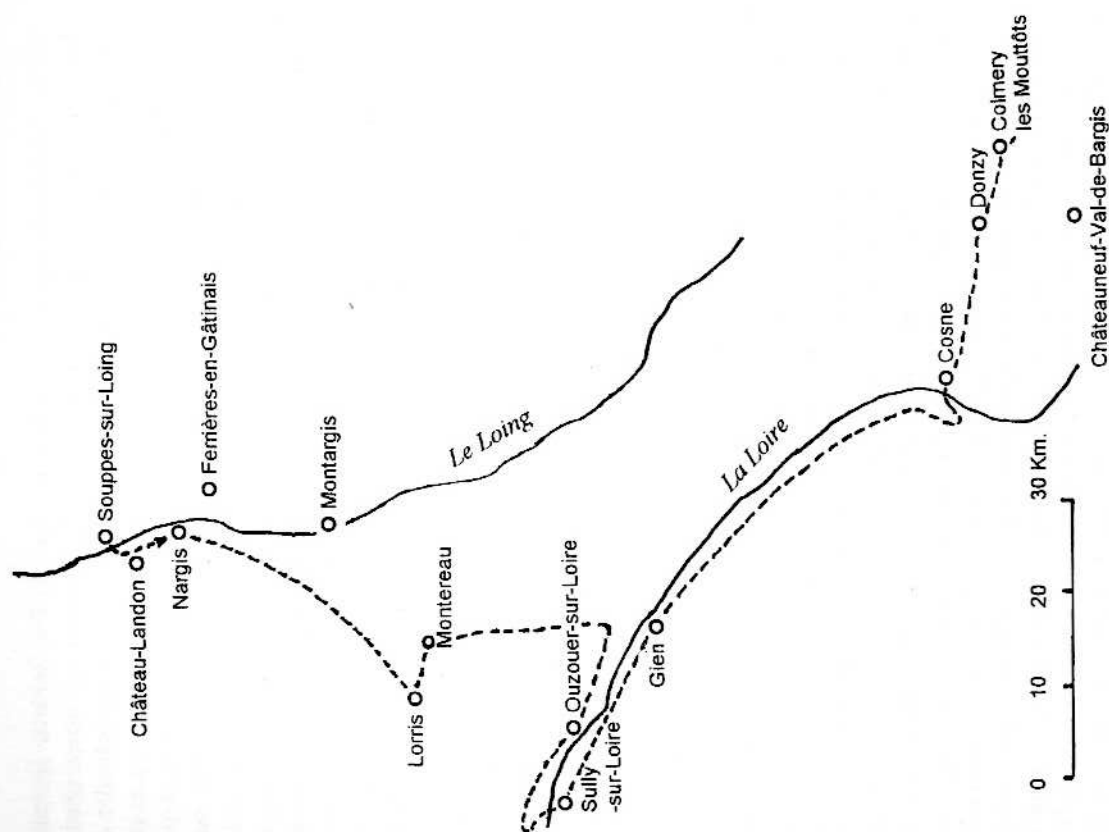
Toutes les articulations me faisaient mal et j'avais parcouru presque deux cents kilomètres sans m'arrêter et dans de drôles de conditions et cela en douze heures. Parti à huit heures de Lorris, arrivé aux Mouttôts à huit heures. Je m'endormis aussitôt et fus réveillé en pleine nuit par M. Lecoq qui venait d'arriver. J'eus quelque mal à reprendre mes esprits, me croyant à la pharmacie. M. Bosch coucha avec moi et Maria avec Mme Demeule dont le mari était avec M. Lecoq.

Je me réveillai le lendemain fort tard, mais ma fatigue était encore grande et mes yeux me faisaient mal. Je pris un bain d'yeux adoucissant puis allais déjeuner, raconter et écouter les aventures de chacun et me promener dans le pays. Nous attendîmes Mme Lecoq et ses parents toute la journée et les jours suivants, mais elle ne devait venir que plus d'un mois après. Nous étions tous à Souppes.

Je fis connaissance avec tous les habitants qui étaient à peu près une trentaine. Je fus ensuite blessé le 19 juin vers trois heures de l'après-midi. Je me trouvai entre une haie et un mur quand surgit une voiture remplie de soldats qui allait à une allure folle. Elle me prit en plein sur le côté, faucha ma bicyclette. Quant à moi, je pirouettaï en l'air, brisai la glace, défonçai une portière et allai rebondir sur le chemin. Je me relevai me demandant comment j'étais encore en vie et me précipitai chez une dame qui venait de mourir, pour boire un broc d'eau qui se trouvait là. C'est dans une glace que je vis les plaies de ma tête, j'étais couvert de sang. Je sortis en courant de la maison pour tomber dans les bras de M. Lecoq qu'une dame venait d'avertir d'un accident. Il ignorait que ce fut moi.

Il m'emmena à la maison, me fit coucher sur des couvertures dans le jardin et fit un premier pansement. Puis il courut chercher un médecin à Châteauneuf⁴. Ce médecin, quand il me vit, prit peur et me crut perdu. C'était d'ailleurs l'avis unanime et le mien. Il me fit un pansement en dépit du bon sens. J'avais l'artère temporale sectionnée, le cuir chevelu à nu et une entaille sur le front. Une hémorragie s'était produite. Pour l'arrêter, il me mit du coton sur mes plaies, mais auparavant, il me mit trois agrafes au front et me fit ainsi mon pansement. Puis il me fit remuer l'épaule. Je ne pouvais pas, pour la bonne raison qu'elle était fracturée. Il ne regarda même pas ma jambe. Il partit, je suis sûr plus pâle que moi et sans me faire de piqûre antitétanique. L'on me fit plusieurs piqûres d'huile camprée et l'on me transporta dans mon lit. Je souffris terriblement puis perdis connaissance. Je ne me rappelle pas ce qui se passa la nuit et le lendemain matin. J'ai beaucoup souffert et appelé, d'après ce que l'on m'a dit. Pendant les deux autres jours qui suivirent, je continuai à souffrir. J'avais maintenant des crampes sans arrêt. A la fin, mon patron décida sans me le dire, d'aller chercher un boche pour me soigner, car je ne voulais rien d'eux.

⁴ Il s'agit de Châteauneuf-Val-de-Bargis.



ROUTE D'EXODE DE PAUL ROLLIN

Cette reconstitution conserve une part d'incertitude : Paul Rollin n'a pas toujours noté le passage des rivières. Il ne dit pas dans quelle ville se trouve l'hôpital où il est soigné. Au retour la distance laisse supposer un trajet direct par la vallée du Loing. Pour l'échelle il faut admettre une marge d'erreur de 10% environ.

Ce fut un grand allemand qui vint et mesurait au moins un mètre quatre-vingt dix. Quand je le vis, j'essayai de me lever pour m'enfuir, mais il m'était impossible de remuer. Il était doux, je dois l'avouer, et me fit un pansement à l'épaule. Mais il ne put faire le pansement de ma tête, car c'était un véritable ciment de coton et de sang coagulé. Puis il me fit une piqûre antitétanique, chose que le toubib français aurait dû faire de suite. Il fit un papier à mon patron pour un transfert à l'hôpital. Il lui donna aussi son nom et son adresse. Doctor Lemp, Wesphalie, le nom du pays je ne m'en souviens plus. Mon patron voulut le payer, mais il refusa. Il lui offrit un verre d'eau de vie de prune et un café qu'il accepta avec empressement. Mais mon patron fut obligé de boire comme lui car le boche n'était pas rassuré et demandait si cela n'était pas du poison.

Le lendemain je fus transféré à l'hôpital. J'y arrivai à trois heures de l'après-midi et aussitôt l'on me fit mon pansement. Ce fut deux jeunes étudiants allemands qui me le firent. Ce fut les seuls qui furent gentils pour nous. Ils mirent très longtemps à le faire car il était terrible le pansement de ma tête. Ils versèrent de l'eau tiède, puis de l'eau oxygénée. Mais le coton était tellement rempli de sang séché qu'il se cassait comme du bois. Mais ensuite il fallut retirer les brins qui étaient dans la plaie. Je souffrais terriblement. Puis ils me coupèrent mes cheveux et me mirent de l'alcool à brûler, puis de l'alcool iodé. Ensuite ce fut le tour de mon épaule. Pendant ce temps, un Boche qui s'était décroché la mâchoire et était rempli de sang, par suite d'une chute en moto se tenait au garde-à-vous. Quel idiot!

J'allai me coucher et mon patron prit congé de moi en me promettant de venir me voir le lendemain. J'examinai alors mes voisins. Il y avait un blessé qui râlait et son ventre troué d'éclats de bombe était énorme. Il avait la gangrène. Il y avait aussi un opéré du rein, lui aussi avait la gangrène. Ainsi que je l'apprenais par la suite, presque la totalité des Français hospitalisés l'avaient aussi. Tout-à-coup, un groupe de boches fit irruption dans notre chambre, et sans respect pour l'homme qui râlait, ils se laissèrent tomber sur les lits que nous occupions, et se mirent à rire, chanter et causer. Puis ils se levèrent et esquissèrent quelques pas de danse. Enfin ils partirent. Mais eut lieu un autre supplice, la fenêtre était ouverte et les boches faisaient cuire d'énormes quantités de lapins et poulets qu'ils avaient volés. A un crochot un veau était pendu. Ils étaient heureux et cela nous faisait mal au cœur. Le lendemain, ce fut un cochon.

A une heure de l'après-midi, mon patron vint me dire adieu car il rentrait chez nous et reviendrait me chercher. Il me donna quelques conserves et des friandises. J'eus quelque peine à le voir partir. Il y avait à peine une demi-heure qu'il m'avait quitté que les boches ordonnèrent d'évacuer l'hôpital pour y mettre leurs blessés. Ils nous donnèrent une heure pour que tout soit fait. Ce fut miracle de voir les bonnes sœurs descendre, elles seules, les grands blessés. Quant à moi, je me réfugiai dans le bureau de l'économe et vis arriver les boches. J'avais le cœur serré de voir ces

salauds là. Je m'aperçus tout à coup que j'avais oublié mes chaussettes, je retournai dans ma chambre et y trouvai déjà des boches couchés dans nos lits. Les boches avaient fait main basse sur tout ce qui leur plaisait. Nous n'avions plus de pansement, ils avaient tout pris. Nous fûmes installés dans la salle des gâteaux et un réfectoire. Je couchai sur le carreau. Les boches faisaient la chasse au champagne. Je vis un boche lever la main sur une bonne sœur qui avait réussi à en cacher une.

Nous ne mangions que du pain et nous n'avions rien à boire: les conduites d'eau étaient coupées. Si, un jour, le deuxième, les boches nous donnèrent du millet à manger. Environ un quart de graines pour trois quarts de jus. Le troisième jour, j'eus mon seul pansement à l'épaule fait, la tête, ils ne s'en occupèrent pas. Il nous était impossible de dormir la nuit, car à chaque instant de nouveaux blessés boches arrivaient et ils étaient opérés sans être endormis. C'était un concert de hurlements. D'autre part, les boches buvaient, chantaient et jouaient de l'harmonica toute la nuit. Le commandant boche menaçait de faire fusiller la bonne sœur qui lui demandait des matelas que des prisonniers français enterraient sous la surveillance de deux boches armés.

Je vis aussi un médecin boche demander à un gosse qui avait eu l'épaule labourée de deux balles de mitrailleuse où cela lui faisait mal. Le gosse lui indiqua l'endroit qui lui faisait le plus mal, mais le boche lui dit que non et le menaçait de refuser de faire son pansement. Le gosse se mit à pleurer et ne dit plus rien. L'odeur était insupportable, la gangrène étant la reine. Il mourut plusieurs personnes. Je vis un homme qui, blessé par une balle au visage, avait la figure à moitié mangée par la gangrène. Il mourut dans d'atroces souffrances.

Le quatrième jour, nous fûmes de nouveau fichus à la porte. Auparavant, il nous était impossible de descendre dans la cour. Les boches de garde nous faisaient remonter avec la menace de leur baïonnettes. A la fin, j'étais tellement dégoûté que je descendis quand même. Le commandant m'engueula et m'ordonna de remonter. Je refusai et ne sais ce qui serait arrivé si un général qui venait d'arriver n'avait prit ma défense. Il fit mettre l'officier au garde-à-vous et lui dit en Français, puis en boche de me laisser circuler librement. Puis il me proposa de m'emmener chez moi, mais je refusai énergiquement. Si j'avais pu prévoir ce qui allait arriver.

Donc nous fûmes chassés de l'hôpital et je partis à pied dans la direction de Souppes, espérant trouver place dans une voiture. Rien à faire. En désespoir de cause, je décidai de retourner d'où je venais. Je ne me rappelai pas très bien le chemin. D'autre part, j'étais très affaibli et obligé de m'arrêter souvent. Quand je sortis du pays, j'essayai d'arrêter les voitures, mais rien à faire. Je continuai donc ma route à pied, sous la pluie et souffrai de mes blessures. Enfin une voiture s'arrêta et m'emmena à Donzy dont j'étais distant de cinq kilomètres. Cela me permit de reprendre quelques forces. Je trinquai avec le conducteur et je repris ma route. Je m'arrêtai dans

une maison pour prendre un morceau de pain. La femme eut le culot de m'en vendre un bout qui ne pesait même pas vingt grammes, un franc. Triste mentalité!

Ce fut un calvaire les dix kilomètres qui me restaient à couvrir. A environ trois kilomètres de Colmery, je rencontrai un médecin qui voulut bien m'emmener dans sa voiture jusqu'au pays. J'acceptai, et en route je terminai à pied jusqu'aux Mouttôts où personne ne m'attendait. J'y restai un mois environ. Mes pansements étaient faits deux fois par jour car les plaies étaient infectées par manque de soins. Avant mon départ de l'hôpital, la sœur avait voulu me faire celui de la tête, mais le sang gicla, éclaboussant le mur et les vêtements de la bonne sœur. J'avais aussi promis au blessé qui râlait d'écrire à sa femme quand je rentrerais à Souppes. Il ne mourut pas, car il m'écrivit plus d'un mois après mon retour à Souppes.

Ensuite, quand je fus presque rétabli, je remis ma bicyclette un peu en état et je revins chez moi. Parti à cinq heures des Mouttôts, j'arrivai chez moi à deux heures, couvrant les cent vingt-cinq kilomètres qui me séparaient de chez moi. Tout le monde me croyait mort car M. Lecoq était allé me chercher et évidemment il ne m'avait pas trouvé. L'on me dit que ma patronne était morte à Lortis, chose que je niai car j'y étais avec elle. Elle devait arriver à Souppes un mois et cinq heures après moi. Nous étions tous heureux de nous retrouver sains et saufs.

Mais si un jour, j'ai le bonheur d'aller en occupation en Allemagne, je montrerai aux boches ce que vaut le service sanitaire français, car je n'ai pas tout vu. Après mon départ, il se passa beaucoup d'autres choses qu'une dame de chez nous qui y était doit me dire.

CARNET D'ENGAGEMENT

Paul ROLLIN

Ce fut le 24 octobre 1942 que je commençai les premières formalités pour un engagement de trois ans au 4ème spahis à Marrakech, mais ce ne fut que le 9 novembre que je signai l'engagement provisoire à Melun pour la Z.O.¹ et le 12 l'engagement définitif à Chateauroux pour le 2ème dragons à Auch où je devais rester jusqu'à la fin de la guerre.

Le 30 mai, je fus requis pour les besoins de la culture pour une période de trois mois et étais affecté au camp de Bailly à Nemours. Devant la saleté repoussante et la mauvaise entente qui régnait dans le camp je réussis à trouver une place chez un de mes amis M. Guillard, maire de Bransles. J'y restais un mois tout d'abord, puis je revins travailler à la pharmacie pour le compte de la P.P.F.² un mois complet. Puis je retournai à la ferme pendant quinze jours, et, au 15 août je revins à la pharmacie. Au cours de ces trois mois passés j'avais fait la fenaison, la moisson, le passage des betteraves, et en même temps m'étais trouvé une place de préparateur à P.P.F.. J'allai le samedi 29 août me faire donner un acte de fin de réquisition, qui me fut accordé sans difficulté, à l'insu de mes camarades qui se firent sortir avec pertes et fracas du bureau par le chef Thirion.

C'est de là que commencent mes déboires. Environ quinze jours après mon retour à Souppes, je reçus de l'office allemand de placement une série de feuilles pour aller travailler en Allemagne. Puis ce fut au tour de mon patron à avoir à donner le nombre exact de ses employés. En cas d'un départ en Allemagne, étant le plus jeune et non marié, je devais être le premier à partir. Je décidai donc de m'engager dans l'armée de l'armistice. Je choisis le 4ème régiment de spahis à Marrakech. Je demandais au capitaine Germain, chef du bureau de recrutement de Melun de temporiser afin que je puisse assister à la noce de deux camarades. Chose qui me fut accordée volontiers et que j'ai beaucoup regrettée par la suite car à l'heure actuelle je combattrais aux côtés des troupes de la libération.

Ce fut donc le 24 octobre que toutes les formalités nécessaires furent achevées et que le dossier fut envoyé à Melun. J'interrompis mon travail, tout d'abord pour assister à la noce, et ensuite pour prendre les quinze jours de vacances qui m'étaient dus. J'attendis avec impatience la convocation pour passer la visite d'incorporation à Melun. Ne voyant rien

¹ Z.O. Zone Occupée.

² *Prévoyante des Pharmaciens Français*. Voir *supra* "Carnet d'exode", note 1.

venir, j'allai à la gendarmerie me renseigner car tout le monde disait que les bureaux d'engagement étaient fermés et où l'on m'assura du contraire.

Le samedi 7 novembre je vis M. Besançon qui s'entretenait de moi avec le capitaine Germain. Ils m'appelèrent et le capitaine me dit qu'il allait s'occuper de moi en rentrant à son bureau le lundi, et qu'il m'envoyait ma convocation. Le dimanche matin, j'appris avec stupeur le débarquement anglo-américain en Afrique du nord. Vers midi, alors que je parlais avec M. et Mme Guichard, M. Sweiger vint me dire qu'il fallait que je sois le lundi matin à huit heures et demie au bureau des engagements, 8 rue Bancel afin que je passe la visite. J'étais tellement heureux que j'en aurais dansé de joie, si je n'avais été dans la rue.

Je cours en avertir ma mère d'avoir à me préparer mes vivres, car je devais emmener mes affaires au cas d'un départ immédiat. J'allais ensuite manger chez mon patron, et à trois heures je m'en allai faire la tournée des adieux, chose qui dura jusqu'à six heures et demie du soir. J'allai ensuite chez mon patron pour toucher le prix de mes vacances plus la somme de cent francs dont il me fit cadeau.

J'allais ensuite chez M. Guichard où je mangeai un gâteau excellent, et arrosé d'un apéritif d'avant guerre. Puis ce fut le tour des voisins. M. Sobolewsky me fit cadeau de cinquante francs et je partis au cinéma voir jouer un *gosse en or*. Là, je dus encore recevoir les adieux de tous mes camarades et de Germaine et Mme Simon qui donna le soir même cinquante francs à ma mère pour moi. Enfin je rentrai à une heure du matin me coucher. Je m'endormis aussitôt. Le lendemain, ma mère me réveilla à cinq heures et je me préparai à partir. A six heures, je m'en allai à la gare accompagné de la maisonnée et pris un aller pour Melun, coût vingt-deux francs. A six heures et quart départ, embrassades sur le quai de la gare.

Je partis avec Bannery qui voulait aller dans la marine à Toulon. Nous arrivâmes à Melun à huit heures et cherchâmes la rue Bancel. Nous fûmes exacts au rendez-vous si l'on peut dire. Petit à petit, les autres engagés arrivèrent et, à neuf heures nous prenions le chemin de l'hôpital où nous devions passer la radio. Nous fûmes tous, à part deux ou trois, reconnus sains. Ensuite, nous revînmes au bureau. Nous nous déshabillâmes et la visite commença. Nous étions une vingtaine à passer. J'eus un mal de chien pour uriner dans le verre que le major me présenta. Il me fit boire au moins deux litres d'eau et me dit de me rhabiller. Quand je fus prêt, je repris le verre et sortis dehors où j'urinais tranquillement. Je ne pouvais plus m'arrêter. Je ne fus pas le seul d'ailleurs, car il y en avait deux ou trois autres qui furent comme moi. Surtout un qui fit dans sa culotte. La visite prit fin à midi et j'appris que j'étais apte : taille un mètre soixante quinze, poids soixante trois kilos, yeux dix dix, urine normale, radio bonne. Sur les vingt qui passèrent, trois furent refusés et une dizaine mis en observation.

Le matin en arrivant, à peine entrés l'on nous demanda de choisir en attendant que la situation s'améliore, un nouveau régiment. Je fus affecté

au 24ème R.A. à Toulouse, en attendant de passer au 63ème R.A.C. à Fez, mais toujours dans les chevaux. Puis le capitaine m'appela et me dit que je ne partirais pas le jour-même ainsi qu'il devait être car il n'y avait plus de laissez-passer et que je devrais attendre au moins quinze jours avant de partir. Je signai ensuite mon contrat d'engagement provisoire, puis m'en allai manger mon poulet et mon pain blanc dans un restaurant voisin de la gare.

Je partis ensuite flâner dans Melun avec Bannery et nous allâmes nous faire photographier dans un *Prix-Unité* et où j'achetai un étui à cigarettes pour trente-cinq francs. Nous avions fait connaissance de deux jeunes femmes qui nous firent paraître le temps moins long. Enfin arriva l'heure du train : six heures. Nous prîmes le rapide en compagnie de deux jeunes filles jusqu'à Moret. Arrivés à Moret, nous accompagnâmes, mon camarade et moi, une des jeunes filles jusqu'à Champagne sur Seine. Puis nous revînmes vers la gare. Mais, nous nous perdîmes et étions allés atterrir dans les jardins de Moret. Et l'heure tournait vite. Nous nous mîmes à courir et enfin arrivâmes à huit heures à la gare. Je finis mon poulet et un pain juste quand notre train arrivait en gare. Il était huit heures et demie.

Je retrouvai des gens de chez moi et à neuf heures vingt nous arrivâmes à Souppes. Je rentrai chez moi où tout le monde m'attendait sans m'attendre, et me remis à manger une deuxième fois. Mais j'oublie de dire que, avant mon départ de Melun, j'avais vu sur le quai de la gare le lieutenant du bureau qui m'avait dit que, par faveur spéciale, je partirais le jeudi 12 novembre, avec le jeune Battesti, fils d'un médecin de la Chapelle-la-Reine et que j'aurai probablement ma convocation demain matin.

J'étais le plus heureux des hommes. Effectivement, le lendemain, je reçus ma convocation. Je restai donc deux jours à Souppes, puis m'en allai le jeudi à six heures pour ne plus revenir. A Melun je fis connaissance avec mes nouveaux camarades qui avaient signé quinze jours ou un mois auparavant. Nous allâmes, en attendant que nos laissez-passer soient signés, faire un tour dans Melun, puis nous cassâmes la croûte. J'avais, cette fois-ci, un gros lapin et deux nouveaux pains blancs sans compter le reste. Paré, prêt à embarquer.

Après bien des palabres, nos laissez-passer furent signés et à trois heures cinquante nous prenions tous le train pour Paris, direction Chateauroux. J'avais touché au départ, cent soixante-six francs, j'avais dépensé quarante francs de voyage pour aller à Chateauroux. Nous fûmes à Paris à cinq heures et demie environ et nous allâmes gare d'Austerlitz. Avec un camarade j'entraî au buffet de la gare pour boire un demi et manger un morceau de pain car notre train partait à sept heures vingt. Puis nous partîmes faire un tour en ville.

A sept heures, nous fûmes sur le quai, prêts à partir, quand l'idée me vint de regarder si je n'oubliais rien. Presque aussitôt, je m'aperçus avec horreur que j'avais perdu la chemise contenant toutes les pièces relatives à

mon dossier d'engagement. Je me souvins avoir, avant mon départ de Melun, glissé ce dossier dans ma housse de valise. J'avais, pour prendre mon pain, été obligé d'enlever cette housse au buffet de la gare. J'y bondis et eut la joie de retrouver ce dossier tombé sous la table. Personne ne l'avait vu, heureusement.

Après cette chaude alerte, je le mis dans ma valise et me mis à la recherche des autres camarades qui étaient partis se promener. Enfin, à sept heures et demie tout le monde fut réuni et, à sept heures vingt nous partions vers la Z.N.O.³. Toute la nuit nous mangeâmes et nous bûmes. Nous avions trouvé dans les wagons voisins un soldat du 2ème dragon, mon futur régiment. Nous fumâmes comme des pompiers jusqu'au point que les copains qui chantaient dans le compartiment voisin, quand ils vinrent nous voir, ne purent entrer tellement il y avait de fumée. A onze heures, nous arrivâmes à Vierzon, à la ligne de démarcation. Un Allemand vint prendre nos laissez-passer, mais le nuage de fumée était tellement épais qu'il laissa la porte ouverte et revint au bout de cinq minutes quand l'atmosphère fut devenu plus respirable. Il avait un air méchant qui nous amusa fort.

Nous passâmes la ligne à minuit et demi et à une heure étions à Chateauroux, premier arrêt de notre randonnée. A notre arrivée à la gare, nous trouvâmes un sergent et un caporal qui nous conduisirent à la caserne du 8ème cuirassier. Nous y arrivâmes à une heure et demie, après une marche nocturne dans Chateauroux endormi. Je couchai avec une dizaine de mes camarades dans la chambre du caporal Canard. Mais nous n'avions pour nous couvrir que deux couvertures déchirées et le froid était tellement vif qu'il nous fut impossible de dormir. Deux de mes camarades se bagarrent à coups de polochon et nous fîmes tellement de bruit que le caporal se réveilla et se mit à brailler qu'il nous montrerait comment il s'appelait le lendemain matin. Mais, plus il râlait, plus nous nous amusions, si bien qu'il fut obligé de s'arrêter.

Le réveil sonna à sept heures et demi, nous touchâmes un casse-croûte, puis eut lieu l'appel qui se renouvela au moins dix fois dans la journée. Il nous fut impossible de sortir car le quartier était en état d'alerte et une grande animation y régnait.

Tous les camions étaient sortis de leur hangar et prêts à partir ; il en était de même pour tous les cavaliers. Nous allâmes manger à onze heures et demie dans un réfectoire qui était dégoûtant : les assiettes et fourchettes avaient un bon demi millimètre d'épaisseur de graisse, mais la nourriture était bonne et nous avions une boule coupée en huit. L'après-midi, nous passâmes une visite avant la signature de l'engagement définitif. Cela se passait à trois heures de l'après-midi. Je fus reconnu une nouvelle fois bon et signalai mon engagement.

Apraravant, le matin nous avions été obligés de changer de régiment pour diverses raisons. Je choisis donc le 2ème régiment de dragons à Auch. Puis nous fûmes appelés par un capitaine du deuxième bureau qui nous fit entrer l'un après l'autre dans son bureau. Il me questionna sur la mentalité qui régnait en Z.O., sur la possibilité d'une entrée en guerre de la France et d'un tas d'autres choses. Puis nous allâmes manger et toucher nos vivres pour deux jours. Pain, saucisson, chocolat, gruyère. Et à dix heures nous partîmes de la caserne afin de pouvoir nous amuser avant notre départ de Chateauroux qui était fixé à minuit. Pendant que la presque totalité de mes camarades s'en allaient dans un café, je partis avec deux camarades voir jouer au cinéma *Les inconnus dans la maison*. Nous en sortîmes à onze heures et quart et à onze heures quarante-cinq, tout le monde se trouvait réuni à la gare afin de toucher notre billet et notre feuille de route, car nous étions quatre à aller à Auch.

A minuit ce fut le départ. Nous changeâmes de train à Limoges puis à Périgueux, ensuite nous arrivâmes à Agen à dix heures et demie. Nous dûmes y rester jusqu'à six heures et demie du soir, heure de notre départ pour Auch. Nous étions arrivés à Limoges vers trois heures et demie et nous en repartîmes à quatre heures trente. A Périgueux à six heures et quart. Nous fîmes une grande promenade dans Agen qui est une jolie ville. Nous avions acheté pour manger du boudin et du pâté ainsi que du pain, car les vivres que nous avions emmenés en partant du pays, tout avait été mangé au cours de notre voyage. J'allai au cinéma avec un camarade, plus un soldat du 2ème dragons que nous avions rencontré dans le train, voir jouer *L'assassin habite au 21*.

Mon camarade et moi étions tellement fatigués que toute la première partie de la projection nous dormîmes sans arrêt. Ensuite nous nous promenâmes dans Agen admirant les beautés de la ville. Puis nous retournâmes au café où nous avions mangé et déposé nos affaires car l'heure du départ était proche. Nous n'avions plus de cigarette et une jeune femme m'en offrit. Nous partîmes à la gare et prîmes place dans le train qui nous conduirait à Auch. Le départ fut à six heures et demie et un groupe de jeunes filles étant monté dans le même compartiment que nous, la connaissance se fit rapidement, la fatigue fut oubliée. Le train entra en gare à huit heures et demie et à neuf heures nous étions arrivés à destination et la vie militaire allait commencer. C'était le 13 novembre.

Nous avions voyagé trois jours et trois nuits sans dormir.

A peine arrivés, un logis alla quérir à la cuisine un repas pour chacun de nous et le nécessaire pour coucher. J'avais une telle envie de dormir que je me couchai sans manger. Vers minuit je me réveillai brusquement et me mis à vomir. Je restai malade toute la journée du dimanche et refusai de prendre aucune nourriture. Je dormis sans m'arrêter toute la journée et ne vis même pas un capitaine qui venait voir si nous étions bien et si nous avions fait bon voyage. Le soir, vers huit heures je me

³ Z.N.O. Zone Non Occupée

réveillai et me sentant frais et dispos j'allai avec mes camarades au cinéma du foyer voir jouer 27 rue de la Paix. Mais la fatigue me reprit et je retournai me coucher. Je dormis jusqu'au lendemain matin dans m'arrêter.

Je mangeai de bon appétit le morceau de pain et le chocolat qui me fut donné. Puis l'on nous présenta notre brigadier et nous étions affectés au 2ème escadron, 2ème peloton. L'après-midi on nous appela au bureau et ceux qui n'avaient pas signé leur engagement accomplirent cette formalité.

Ce fut tout pour cette journée. Le lendemain, changement d'endroit. Cette fois-ci nous étions sous les ordres du brigadier Allias au 1er peloton du 2ème escadron. Notre chef était pour tout le régiment le colonel Schlessler. Notre escadron avait pour chef, le capitaine Lesur, le lieutenant Biosse-Duplant, le chef Hansberger, les brigadiers chefs Tourey et Devilliers et le brigadier Allias. Nous étions treize dans notre chambrée. Chacun de nous avait une armoire pour pendre nos effets plus une plus petite pour mettre notre valise et enfin une petite planche fixée à la porte de chaque armoire et qui nous servait de table à écrire. L'après-midi nous fûmes appelés au bureau des effectifs afin de toucher notre équipement. Puis ensuite nous allâmes manger. Ce ne fut que le lendemain mercredi 17 novembre que nous commençâmes vraiment notre apprentissage de soldat.

Lever à sept heures et demie, jusqu'à huit heures soins de propreté, mettre les lits au carré, huit heures à neuf heures bol d'air, neuf heures à dix heures classes à pied, dix heures à onze heures, heure de l'appel, pansage, à onze heures et demie nous allions à la soupe et jusqu'à deux heures nous étions libres. A deux heures nous recommençons les classes à pied jusqu'à cinq heures, ensuite nous remonions dans nos chambres jusqu'à cinq heures et demie, heure de l'appel et du salut aux couleurs. Ensuite abreuvier et nous nous préparions à aller à la soupe qui était à six heures et demie. Quand nous avions fini de manger nous remonions soit dans nos chambres ou alors, nous allions boire un jus au foyer. Puis à neuf heures et quart nous allions chacun dans sa chambrée se préparer à l'appel qui était à neuf heures. Quand les hommes de l'appel étaient passés, nous restions soit à discuter ou alors nous nous couchions.

Jusqu'au 19, ce fut la même chose. Le 19 l'on nous fit une heure de théorie sur le cheval puis sur la manière de se présenter à un supérieur. Le 20, nouvelle théorie, cette fois-ci sur le harnachement du cheval. Le 21, sur le fusil 36. Ce même jour, le chef nous fit une allocution qui nous fit le plus grand plaisir car elle correspondait à toutes nos aspirations quant à l'opinion que nous avions sur les Allemands. Puis les jours suivants nous fîmes un bref résumé de ce que nous avions appris, puis ensuite nous apprîmes à monter à cheval, puis à se tenir correctement, faire avancer ou reculer le cheval. Le lendemain, l'on nous montra à faire un peu de voltige et à seller un cheval. Et le jour suivant, sous les ordres de notre lieutenant, nous sellâmes pour la première fois, sans conseil, chacun un cheval. Le mien s'appelait *Moussaky* et nous allâmes tous au manège faire depuis la marche

au pas jusqu'au trot allongé une série d'acrobaties, j'appelle comme cela ce qu'il nous fit faire car il n'y en avait aucun parmi nous qui avait fait du sport.

Le 25, nous fîmes de la voltige puis la page d'écriture afin de connaître notre degré d'instruction. Mais le 24, le lieutenant nous a appelé séparément et questionné sur la Z.O. et les raisons qui nous avaient forcé à l'engagement. Ce même soir, l'état d'alerte étant suspendu j'en profitai pour sortir avec un camarade. Ce ne fut pas sans mal d'ailleurs. J'ai ainsi connu Auch, ville entièrement camouflée car aucune lumière n'était visible. Dans les épiceries rien à acheter à notre grand dépit car si, au régiment la nourriture était bonne, par contre nous n'en avions pas beaucoup, surtout en raison de la quantité de peluches que nous faisions chaque jour.

Nous mangions invariablement soit des carottes, des patates cuites à l'eau, des nouilles, des haricots ou des pois chiches, mais rarement plus d'un quart, plus un morceau de pain, la boule étant coupée en 13, une ou deux feuilles de salade et un bout de fromage, le tout arrosé parfois d'un quart de vin, mais le plus souvent d'eau. Aussi la procession à la cuisine était longue afin d'essayer d'avoir un peu de rab. Mais les cuisiniers qui étaient tous civils profitaient de notre faim pour nous soutirer du tabac. Mais jamais je n'ai voulu donner quoi que ce soit à ces gens-là qui abusaient ainsi du pauvre soldat qui avait faim. Aussi aux peluches nous mangions des carottes crues ou alors nous remplissions nos poches de patates que nous faisions cuire ensuite dans la chambrée. Une fois mon meilleur camarade qui avait voulu resquiller deux quarts de haricots se vit sur la dénonciation d'un camarade, Note Salvator, privé de la moitié de la portion normale pendant deux jours. Ce qui nous faisait rager c'était de voir les brigadiers qui nous servaient mettre avant nous deux quarts de rata dans leur gamelle, puis ensuite se partager le rab. Mais cette question mise à part, j'étais très heureux et avais l'intention de faire ma carrière dans l'armée.

Des soldats français s'étant battus avec des Allemands dans un café, il nous fut interdit de n'avoir aucune relation cordiale ou antipathique avec eux et que notre tenue devait être irréprochable afin de faire respecter l'uniforme français. Le 27 novembre, journée fatidique, le quartier fut consigné la nuit, et l'état d'alerte sonné le matin à dix heures alors que nous étions au pansage. Aussitôt nous retournâmes tous dans nos chambres faire nos préparatifs de départ en cas d'une arrivée de l'armée allemande. Puis nous allâmes manger. L'après-midi commença nous trouvant désœuvrés car nous attendions des ordres qui ne venaient pas. Pour nous désennuyer, le lieutenant nous proposa une partie de basket-ball. Ceux qui savaient jouer en profitèrent. Quand le match fut terminé, sous la direction du chef, nous commençâmes une partie de football qui devait être tragiquement interrompue. Il était trois heures et quart. Il y avait à peine dix minutes que la partie était engagée que notre lieutenant nous appela brusquement. A son visage décomposé nous comprîmes tous que quelque chose de grave se passait.

Effectivement, il nous recommanda de monter dans nos chambres avec le plus grand calme que nous ne pouvions plus rien faire car les Allemands venaient de défoncer la porte du Gers et qu'ils avaient envahi tout le quartier. La résistance était impossible. Des larmes de rage impuissante nous montèrent aux yeux. A peine étions-nous arrivés dans nos chambres que les Allemands firent irruption, armés de mitraillettes et braquant sur nous leurs baïonnettes. Nous étions debout, au garde-à-vous devant notre lit opposant à leurs armes le dédain le plus complet. Ils firent main basse sur nos malheureux sabres et fusils, quant aux munitions nous n'en avions point touchées. Ce fut pour nous la chose la plus cruelle, être désarmés sans se battre. J'eus un accès de désespoir et me mis à pleurer comme un gosse. Partout où j'allais il fallait que je trouve ces salauds. Quand tout fut terminé et que nous pûmes descendre dans la cour, nous vîmes des mitrailleuses braquées prêtes à tirer au moindre mouvement de révolte et de toutes parts les soldats qui apportaient toutes les armes au manège sous la surveillance de nos envahisseurs. Puis plus loin, au milieu de la cour, nos officiers sans arme qui regardaient le visage pâle, l'occupation et le désarmement de notre beau régiment. A cinq heures et demie l'appel eut lieu avec plus de cérémonie que d'habitude et quand nous fîmes le salut aux couleuvres sous les yeux des Allemands qui étaient tous les escadrons au grand complet, leurs officiers en tête, nous étions tous fiers de montrer que malgré leur présence et de leurs armes le cœur de la France battait encore.

La musique au complet jouait et le moment était solennel. Ensuite nous allâmes à la soupe, ne sachant pas si nous étions prisonniers ou libérés. Le lendemain, l'ordre de démobilisation arriva et aussitôt, escadron par escadron, nous allâmes remplir nos fiches. Auparavant j'avais pris la garde d'écurie pendant toute la nuit avec mon camarade Nallet. Nous n'eûmes pas très chaud, couchés dans le coffre d'avoine et le sommeil ne vint pas car les chevaux se détachaient ou bien ruaient dans leur bat-flanc. Moi-même, j'avais reçu une ruade qui m'avait fichu les quatre fers en l'air. Nous entendions les Allemands qui montaient la garde devant le tas de fusils et cela nous faisait bien mal au cœur. Vers dix heures du matin notre lieutenant nous fit appeler et tout en nous demandant l'endroit où nous comptions nous retirer il nous demanda si il pourrait compter sur nous en cas de coup dur avec les Allemands. Tout le monde lui donna l'assurance que, au moindre signe, tous nous répondrions à son appel. Il nous en remercia avec effusion. Je lui donnai l'adresse de mon oncle à Marseille et ce fut terminé.

L'après-midi à trois heures il fut formé la garde qui devait être la dernière, la garde de l'étendard. Je fus désigné et aussitôt nous prîmes notre service. Dans la caserne, il régnait une animation extraordinaire. Tout ce qui pouvait être susceptible d'être emmené était donné aux habitants de Auch et de la région avoisinante : les chevaux, la paille, le fourrage. Tant mieux, les Allemands n'auront presque rien eu. J'allai avec un fermier choisir un cheval

dans les écuries et gagnai ainsi dix francs. Je montai ensuite la garde aux portes du Gers et du poste pendant la nuit. Nous fîmes un repas comme jamais nous n'en avions fait. Toute la nuit fut passée à manger des patates et des carottes, puis une grande marmite de rab de couscous et comme boisson du café. Puis, au matin, ce fut le premier départ des libérés. Je bus un café qui contenait une forte dose d'Armagnac d'avant guerre. Dans les marmites qui servaient au café, vingt-cinq litres d'Armagnac y avaient été versés ainsi qu'une forte quantité de sucre. Nous eûmes plusieurs bidons de rab et toute la journée nous bûmes du café. Je pris le dernier tour de garde à la porte d'Agen et nous parûmes manger. Nous n'étions plus qu'une trentaine à manger et il y eut deux énormes marmites de nouilles de rab. Aussi tout le monde en profita et les culottes durent être déboutonnées.

Le matin ou plus exactement la veille nous avions touché vingt-six biscuits, un bout de chocolat, une boîte de sardines, du gruyère et une feuille pour cinq jours de vivres, en même temps, notre feuille de démobilisation et une de permission renouvelable jusqu'au 28 février 1943. Le soir à sept heures j'avais touché neuf cent cinquante francs et nos vêtements rendus. Puis le lendemain, lundi 30 novembre à trois heures et demie nous nous préparâmes à partir. Mais jusqu'à la dernière minute nous avions démenagé la caserne et comme gain j'eus : premièrement ma veste déchirée, deuxièmement, je perdais l'occasion de prendre des chemises, troisièmement, d'avoir une veste d'officier en cuir qu'un logis m'avait achetée pour la somme de cent cinquante francs. C'est la chose que j'ai le plus regrettée. Enfin à quatre heures, le train était sur le chemin du retour à la vie civile. Mes trois ans n'avaient duré que trois semaines. C'était mon deuxième engagement qui tombait à néant.

Le train mit pour parcourir les soixante-dix kilomètres qui séparaient Auch de Toulouse sept heures. Je me rappellerai des trains dans le midi. Une petite côte à monter et le train était obligé de reculer jusqu'à la gare que nous venions de dépasser afin de prendre un peu d'élan. Enfin à onze heures nous arrivâmes à Toulouse. Comme nous nous y attendions, le buffet était vide de pain et nous n'avions rien à manger.

Un gendarme qui était là m'indiqua une boutique sur la place de la gare et où l'on vendait des sandwiches. Je courus en acheter quatre, coût vingt francs plus quatre cents grammes de tickets de pain et cent vingt grammes de viande. Mais je n'étais pas volé et ils étaient épatants. J'envoyai mes camarades et en un instant tout fut liquidé. Notre train devait partir à minuit, mais le vrai départ n'eut lieu qu'à minuit et demi. Après un voyage sans histoire j'arrivai à Marseille à huit heures et demie. Je fus reçu comme un fils. J'en fus très touché et trouvai une cousine bien grande et gentille. Pendant quatre ou cinq jours il fallut courir dans Marseille pour régulariser mes cartes, faire viser ma permission et maintenant me voilà rentier. Je ne sais combien de temps cela durera. Profitons-en quand même j'ai le cafard car la vie militaire me plaisait et je voulais faire ma carrière militaire.

Marseille, le 9 décembre 1942⁴

J'ai oublié de mentionner la journée du 22, nous fûmes désignés à aller à la vacante pour poser des barbelés et des chevaux de frise. Le matin à cinq heures et demie branle-bas car notre peloton devait aller faire une manœuvre en campagne. Nous fûmes, tous en short, envoyés chercher un fourgon. Il ne faisait pas très chaud. Quand cela fut terminé eut lieu le bol d'air. Nous remontâmes dans nos chambrées et attendîmes le réveil. A huit heures eut lieu notre départ pour le dépôt qui se trouvait à cinq kilomètres de la caserne. Toute la matinée se passa sans que nous fissions quelque chose. Nous en profitâmes pour aller à Pavie chercher du ravitaillement. J'eus trois cents grammes de pain sans ticket chez la boulangère. Ma faim était tellement grande que je le mangeai entièrement. Ce fut au tour des deux autres camarades de partir. Ils revinrent une heure plus tard chargés de patates et de pommes qui, nous dirent-ils, coûtaient, les patates dix francs le kilo et les pommes vingt francs. Mais d'autres partirent et revinrent bientôt eux aussi avec des pommes qui ne coûtaient que dix francs le kilo. Tout le monde en eut sa part. Puis avec du marc de café nous fîmes une grande gamelle un jus bien chaud et bon mais de sucre il n'y en avait point. Mais les deux premiers de nos camarades éprouvèrent le besoin de repartir sans demander la permission. Comme ce n'étaient que deux petits voyous nous ne les empêchâmes pas et quand la soupe arriva à une heure et demie, je fus chargé par le brigadier Tuebel de faire le partage et mis leurs deux parts de côté. A deux heures, fixé pour le départ, Noto et Amadory n'étaient pas encore revenus et le brigadier nous demanda où ils étaient passés. Etant dans l'ignorance la plus complète nous répondîmes tous par la négative. Je fus envoyé avec Montferrand, un autre camarade, chargé de les ramener. D'autres partirent dans d'autres directions. Au bout d'une demi-heure de recherche et n'ayant rien vu, nous rentrâmes à la vacante où le brigadier qui était dans une colère folle nous partagea leur repas. Puis il voulut les faire mettre au violon en rentrant. A deux heures et demie, il nous fit mettre en rang, car tout en attendant les deux disparus il nous en manquait un autre. Seiseau qui était parti lui aussi à leur recherche et qui n'était pas rentré. Jusqu'à trois heures et quart nous restâmes là à attendre. Tout à coup nous vîmes arriver un logis qui nous demanda ce que nous attendions. Je lui répondis que nous allions partir et que le brigadier allait nous emmener au dépôt d'essence. Il appela le brigadier et l'engueula copieusement. Sur ces entrefaites Seiseau arriva et en même temps la voiture arriva chargée de barbelés et de chevaux de frise. Nous la déchargâmes et à peine l'avions-

nous commencée que les deux fugitifs arrivèrent. Le brigadier les prit à part et commença à les engueuler. Mais cela ne dura pas car nos deux lascars lui promirent un bon gueuleton et comme le le brigadier aimait à se faire régaler il ne dit plus rien.

Nous étions éccœurés de voir cela. Il était quatre heures quand ils étaient arrivés. Ils avaient acheté un lapin cent cinquante francs, de la farine de maïs, à peine cinq cents grammes pour trente-cinq francs. Ils nous dirent avoir bien mangé mais ils avaient à coup sûr bien bu car ils avaient du mal à garder l'équilibre et sentaient le vin à plein nez. Quand tout fut déchargé nous montâmes dans la voiture et nous fîmes un autre chargement. Ce fut le dernier et à six heures et demie nous étions au quartier.

Le soir qui précéda notre départ eut lieu à neuf heures du soir, l'adieu à l'étendard.

A huit heures nous reçûmes l'ordre d'ouvrir les portes de la caserne et une foule de civils se précipita dans la cour du quartier. Tout se fit dans le plus grand silence. Puis arrivèrent les escadrons motorisés du quartier Lannes. A neuf heures les portes furent fermées au public et la cérémonie commença. La musique joua le salut aux couleurs et ensuite dans un silence religieux notre colonel prit la parole. Des larmes qu'il ne cherchait point à retenir coulaient le long de ses joues. Il nous dit que c'était la rage au cœur et les larmes aux yeux qu'il avait été contraint d'exécuter les ordres reçus et sa douleur d'avoir vu son régiment désarmé et maintenant prêt à être dispersé. Il nous dit que bientôt il espérait nous revoir bientôt et que, alors nous tous ferions notre devoir et que le drapeau français flotterait à nouveau dans une France libérée de l'occupation. A peine avait-il terminé qu'une grande clameur monta. Toute la population aussi bien dehors qu'à l'intérieur et toute la garnison avait crié *Vive la France*. Les boches qui se trouvaient là durent trembler en entendant ce cri. Et ce fut l'adieu à l'étendard. Moi qui était de garde avec mes camarades, vit pleurer plus des trois-quarts des gens et entendis les menaces proférées contre les boches. Je ne pus aller baiser les plis de l'étendard étant remonté dans ma chambre. Mais toujours je garderai la vision de tous ces gens qui communiquaient d'un même cœur, dans une même douleur et en même temps éprouvaient une grande espérance dans l'avenir.

⁴ Cette date en fin de ce carnet d'engagement nous permet donc de voir qu'il est arrivé à Marseille le 1er décembre 1942, qu'il a d'abord écrit ce *carnet d'engagement* achevé ce 9 décembre 1942. Puis il a ensuite écrit le *carnet d'exode* le 13 décembre 1942. Il partira pour l'Espagne le 14 décembre 1942.



Joseph Bosch et sa femme Adrienne
Photo Michel Ballot été 1997.



L'hostal de la Muga, près du col où Paul Rollin franchit la frontière en décembre 1942. Photo. Michel Ballot, été 1997.

CAHIERS D'ESPAGNE

Paul ROLLIN

PREMIER CAHIER

Lundi 14 décembre.

Je pars de Marseille pour Perpignan au train de sept heures dix du matin. Nous roulons depuis environ deux heures et demie quand une locomotive qui vient de dérailler avec son tender nous met en retard de près de 3 heures ! Quand j'arrive à Narbonne où je dois prendre la correspondance pour Perpignan, le train était parti. J'attends jusqu'à cinq heures et quart le train et me promène dans Narbonne dans laquelle souffle un vent violent. Le train part à six heures et arrive à Perpignan à huit heures et demie. Dans le train des contrôles de papiers ont lieu, mais je réussis à y échapper. A Perpignan, les cars pour Arles sont tous partis.

Je pars avec un jeune homme qui vient de se faire démobiliser, à la recherche d'une chambre et d'un repas. Le repas est trouvé, un repas sans tickets plus deux verres de vin et un demi panaché, le tout pour 15 francs plus 5 francs de pourboire pour la serveuse.

Je pars avec mon copain coucher à la gare, mais impossible de dormir. Tout d'abord à cause du froid et les gendarmes et les allemands contrôlent les cartes d'identité de chacun. Je prends le parti d'errer dans la ville et à cinq heures du matin sans avoir dormi, j'entre dans le premier bar ouvert et y reste jusqu'à huit heures du matin, consommant une bonne dizaine de cafés.

Mardi 15 décembre

Après avoir évité les contrôles des agents français et allemands, j'attends jusqu'à huit heures et demie l'arrivée du car qui me conduira jusqu'à Arles-sur-le Tec. Je fais la connaissance dans le car d'un jeune téléphoniste de la préfecture, très gentil, et qui fut vraiment jusqu'au village du Boulou où il descendit, un charmant compagnon et un bon guide. Je suis de nouveau seul avec mes pensées qui sont bien graves.

Avant Ceret, un gendarme monte dans notre car et demande les papiers à tous les voyageurs. Je m'étais caché derrière une banquette, mais voyant que tout le monde était obligé de présenter ses papiers, je fais de même. Il me questionne, me demandant pourquoi je me trouvais là et

Mercredi 16 décembre

Il est 4 heures du matin, je viens d'être réveillé et me prépare à faire ma dernière toilette en France. Je suis calme et très heureux. Je déjeune ensuite d'un bon café au lait bien chaud et prépare mon paquetage.

A 4 heures et quart, je pars rejoindre mes nouveaux compagnons d'aventure accompagné par Joseph qui est vraiment l'un des jeunes gens les plus sympathiques que j'ai jamais eu l'occasion de rencontrer et ai beaucoup regretté de ne pas l'avoir vu partir avec moi.

A 4 heures et demie. Le départ a lieu et c'est un lent défilé à travers les rues endormies de Saint-Laurent. Nous passons à environ une vingtaine de mètres de la maison occupée par les allemands et après avoir traversé le petit pont, nous commençons l'ascension de la montagne. Chaussé de sandales, car j'avais une ampoule au talon, je marchais d'une façon épatante. Mais une demi-heure après mon départ, j'ai un sérieux coup de pompe, je serrais les dents, ne dis rien à personne et me mis à récupérer peu à peu. Je suis en troisième position.

Nous continuons à marcher et cette excursion fut agrémente de plusieurs chutes de tous les membres de notre groupe. Pour ma part, je me suis cassé la figure sur une petite aiguille de rocher et y déchire ma culotte et manque de tomber dans le précipice. Heureusement qu'un arbre était là. Le choc est amorti par mon étui à cigarettes qui fut écrasé sous la violence du choc. Quelques centaines de mètres avant la frontière, nous contourons un village dans lequel se trouvent des allemands et, enfin, parvenons à la frontière. Nous avions eu auparavant une alerte et nous nous étions cachés dans les buissons environnants.

Jamais je ne saurai quel fut l'homme qui passa car le jour se levait à peine. Après avoir entendu les dernières explications et réglé toutes les questions, nous nous séparâmes en deux groupes et à sept heures quarante cinq du matin la frontière est franchie au col de la Muga.

De l'autre côté, nous nous arrêtons et nous regardons la terre de notre chère France que nous étions obligés de fuir.

Nous nous étions restaurés auparavant en France à cheval sur les deux terres et la route reprend. Nous sommes bien graves et nous songions à tout ce que nous quittons. Je suis en tête du deuxième groupe. Derrière moi vient Carol et ensuite Gérald. A peine deux cent mètres sont-ils parcourus, que Gérald se tord le pied et a la cheville légèrement foulée. La marche reprend plus lente, car nous sommes obligés Carol et moi de l'attendre à chaque instant. Décidément, cela débute mal. Nous marchons depuis longtemps déjà mais seulement deux ou trois kilomètres nous séparent de la frontière.

Nous avons rattrapé le premier groupe et ensemble nous nous mettons à discuter et à nous restaurer. C'est de nouveau le départ et nous ne devions nous revoir qu'à la prison de Gérone. La marche est exténuante et de

comment se faisait-il que j'aie à Saint-Laurent. Puis, poursuivant l'inspection de mes papiers, il voit que j'habitais la Z.O. Nouvelles demandes de raison valable au sujet de ce voyage.

Enfin, je satisfais à toutes ces questions, mais dois néanmoins donner l'adresse de mon oncle et celle de Z.O. J'arrive enfin à Arles à dix heures et demie et à onze heures prends la route de Saint-Laurent-de-Cerdans en compagnie d'un catalan qui ne parle pas le français. Entre Arles-sur-le Tec, et l'usine électrique du Pas-du-Loup, je fus arrêté par une patrouille allemande. Nouveaux questionnaires et demande de papiers. Visite de mon petit bagage, mais mon domicile en Z. O. et surtout ma présence ici les intriguent au plus haut point et ils discutent assez longtemps entre eux. Enfin, ils se préparent à m'emmener, quand arrive une nouvelle patrouille. Nouvelles questions. Je ressors mes papiers une fois de plus et, après un long palabre, les deux patrouilles me laissent libre de continuer mon chemin.

Avant de partir, celui qui avait décidé les autres me serre la main en me disant "pauvre petit" auquel je réponds par un ironique sourire. Je poursuis ma route, seul, mon compagnon ayant sa maison à proximité.

J'ai ainsi raté par suite de cet arrêt le seul et unique camion qui montait à Saint-Laurent. Je casse la croûte au bord de la route d'une cuisse de lapin et d'un morceau de roquefort en admirant et les montagnes et l'installation électrique de même que les dégâts énormes causés par l'inondation de l'année précédente. Je reprends mon chemin sans rencontrer d'autres allemands, et arrive vers une heure et quart à Saint-Laurent, vraiment très heureux. Je suis reçu d'une façon magnifique et que je n'oublierai jamais.

Un repas m'est servi et auquel je fais honneur, le tout arrosé d'un excellent vin. Puis je pars à la poste envoyer un télégramme et ensuite rédige la correspondance pour ma famille et tous mes amis. Dernières pensées en terre française. Maintenant je suis tout à fait remonté et un moral épatant car j'avoue avoir été un instant découragé par ces arrestations successives. Je fais ensuite l'achat de 70 pesetas pour 1050 Francs.

Puis, avec Denise, je vais ensuite me promener et, après, acheter mon pain pour la route. Que les parents de Lucien furent chics : pour mon excursion. Ils me donnèrent toutes les provisions nécessaires. Denise me donna sa ration de chocolat et ses sardines et Joseph 2 paquets de gauloises ; Je vais ensuite à l'hôtel voir les cinq types qui viennent d'arriver, ce sont cinq juifs. Blum, Winstone, Glasbury, Farman et Lévy. J'avais eu auparavant une carte de la région et devais partir seul à dix heures et demie du soir, soit avec des contrebandiers ou avec un passeur. Mais maintenant je partirais demain avec eux, quoique j'eusse préféré partir seul.

temps à autre ja regarde carte et boussole en main si nous sommes toujours dans la bonne direction.

Nous parlons peu, ayant peur que le son de notre voix n'attire l'attention des carabiniers. Nous étions passés devant une ferme depuis environ 10 minutes quand un violent coup de sifflet interrompt notre marche en avant, pas pour longtemps d'ailleurs car c'est une fuite au pas accéléré dans la montagne. Gérard est laissé en arrière et distancé d'au moins un kilomètre. Enfin, arrivés au sommet de la montagne, nous prenons un peu de repos et nous attendons Gérard qui apparaît au bout d'un bon quart d'heure. Nous sommes tous trois en sueur malgré le froid qui règne sur ces hauteurs.

La carte et la boussole sont de nouveau consultées quant à la route à suivre et, de nouveau, la marche reprend. Un nouvel arrêt à lieu et, avant d'attaquer les grandes montagnes que nous voyons se profiler devant nous, un nouveau repas à lieu. Et en avant. Nous marchons sans arrêt ne faisant pour un kilomètre de marche qu'un gain d'environ 100 m. de terrain, la température était très variable, tantôt il fait chaud, tantôt froid.

Nous sommes tellement haut perchés que le bas est invisible, perdu dans la verdure. Le paysage est féérique, mais pas le temps de l'admirer, un berger rencontré nous renseigne sur la marche à suivre et nous fait boire un bon petit rosé. Nous offrons quelques cigarettes et nous partons. Maintenant c'est la descente à travers les oliviers qui bordent le chemin, toujours en file indienne nous arrivons à la rivière et, aussitôt nous nous désaltérons.

Nous avons pris le chemin qui conduit à Tortella et qui longe la rivière. Nous rencontrons deux bûcherons. Nouvelles questions sur les gardes civils et la route à suivre et en route.

Nous savons que le premier groupe était passé depuis à peine une heure. Armés d'un nouveau courage, nous continuons notre route. Nous rencontrons un conducteur de mulets qui nous offre son petit tonneau de vin pour nous désaltérer. Son vin est très fort et est un apéritif merveilleux. Nous lui donnons chacun une cigarette et en route. Le chemin continue le long de la rivière et nous passons plusieurs gués. Le chemin devient meilleur et plus peuplé. L'on sent que Tortella approche. Gérard est de plus en plus fatigué et pourtant à l'arrêt précédent il avait changé ses chaussures contre ses espadrilles afin de mieux marcher. Maintenant, nous marchons dans la vallée des échos qui nous avait été signalée. Notre voix se répercute à l'infini.

Un vieil espagnol nous offre à boire et en cours de route, nous ramassons un morceau de marbre rouge comme souvenir. Nous traversons plusieurs ponts et arrivons en vue d'un village. Nous nous arrêtons cinq minutes et cela sera notre dernière halte avant l'arrestation.

Il était trois heures moins le quart. A quatre heures et demie, nous étions faits prisonniers. Je suis toujours en tête de notre groupe mais la fatigue commence à se faire sentir surtout chez Gérard qui est loin derrière nous. Enfin, nous arrivons au pont de Tortella et nous nous apprêtons à prendre la route qui nous mènera à Olot. Tout à coup un bruit de moteur se fait entendre. Aussitôt, croyant que c'était une voiture de gardes civils et ignorant à combien de kilomètres nous étions de la frontière, nous nous cachons dans le ravin, au fond duquel coule le rio.

Fausse alerte, ce n'était qu'un avion. Nous nous apprêtons à reprendre notre route et nous rions bien fort de notre méprise quand Carol aperçoit un garde civil sur l'autre bord du rio. Mais ces allées et venues leur avaient donné l'éveil car nous avons vu, par la suite, qu'ils étaient deux.

De nouveau, nous nous cachons mais il était trop tard. Un garde vint nous chercher. Ce fut Gérard qui fut d'abord pris, ensuite ce fut mon tour et celui de Carol. Je partis d'un fou rire en voyant mon ami Gérard planté au milieu de la route, ses bagages aux pieds, et baragouinant je ne sais quelle langue. Le garde mit une balle dans sa culasse de fusil et nous emmena vers son autre camarade. Et là, à lieu la première fouille. Les couteaux sont confisqués. Mais notre joie est grande, car nous savons que nous ne serons pas refoulés étant à plus de vingt six kilomètres de la frontière. Les deux gardes sont très gentils, l'un d'eux nous emmène boire au rio. Il nous dit être allé à Paris, et nous fait bien rire car nous ne le comprenons pas.

Puis nous mangeons de bon appétit et un feu fut allumé jusqu'à six heures et demie nous restons là avec nos gardiens essayant de se comprendre, mais nous ne ressemblons pas à des prisonniers, ni eux à des gardiens tellement nous rions. A six heures et demie par un magnifique clair de lune nous partons pour Tortella. Vraiment, les gardes sont tels que nous nous les représentions en imagination. Auparavant, le plus jeune des deux ayant soif et avisant un homme qui passait sur la route tira à côté de lui un coup de fusil. L'homme s'arrêta effrayé et le garde rit et peut ainsi se désaltérer. Nous sommes à environ trois kilomètres de Tortella et nous nous arrêtons au milieu du parcours pour mon camarade Gérard qui ne peut plus marcher. Enfin nous arrivons à Tortella et sommes conduits à la gendarmerie où nous déclarons à nouveau nos noms, nationalités et professions. Ensuite deuxième fouille et nous allons manger au restaurant où tous les gardes civils prennent leurs repas. L'on nous servit un repas pantagruélique: viande, deux plats, haricots et raisins secs et le pain. Le tout à volonté ! Puis nous allons à la prison nous coucher.

Nous sommes tout étonnés de voir les lumières éclairant les rues et nous avons du mal à se croire dans un pays en paix. Nous prenons congé de nos gardes qui ferment la porte à clé et nous nous couchons car la fatigue est grande.

ARRESTATION¹

Jeudi 17 décembre

Nous avons bien dormi et nous nous levons à huit heures et demie. J'ouvre la fenêtre et il fait un soleil magnifique. Je vois, face à notre fenêtre, un petit garçon et une jeune et jolie séforita qui nous fait de gracieux sourires. Nous leur répondons et ensuite nous allons à la fenêtre respirer l'air pur. Il fait un temps splendide, nous ne croyons pas être au mois de décembre.

Mais voici deux jeunes filles qui viennent bavarder avec nous. Voici les dictionnaires qui entrent en danse. Le nombre grossit sans cesse et les présents commencent à affluer. Toutes les friandises possibles, du bon lait crémeux, des conserves, du vin, du pain, chocolat, gâteaux, olives, tabac, fil à coudre pour mon pantalon et bien d'autres choses encore nous sont données. Toute la journée les présents affluent sans arrêt. Nous mangeons et rions avec les jeunes filles qui nous envoient ces présents. Quel dommage d'être enfermés et d'avoir une fenêtre grillagée alors que nous devons être en bas si deux jours avant un commandant et ses amis ne s'étaient enfuis de ce pays où ils étaient dans la liberté la plus complète. Des catalans français venaient causer avec nous et nous étions tous très heureux.

A neuf heures du matin, un bol de bon lait chaud et des gâteaux nous fut servi. A midi, nous mangâmes deux plats de viande, du ragoût, un plat du pays et des torrons, le tout arrosé de plus d'un litre de vin épétant. Nous écrivons nos remerciements sur les murs en français et en espagnol et nous avons de nouveau des renseignements à donner sur nous. Nous

¹ Les phrases ci-dessous ont été rajoutées par Paul Rollin avec cependant une écriture très différente. A quelles dates ? Elles sont alignées sur plusieurs pages et sont sans doute écrites à des jours différents :

Je puis maintenant, sans crainte de le vexer dire que G r ald a été l'homme de notre arrestation. Si, au lieu de raconter des histoires sur sa soit-disant force de résistance, il nous avait suivi au lieu de toujours s'arrêter, je me serais épargné deux mois et demi de prison.

D'ailleurs lui même nous a dit, après, que sa cheville n'était pas foulée. L'on aurait cru à le voir un touriste admirant les beautés du paysage, ou un flâneur dans une rue de Paris au lieu d'un type fuyant son pays.

Je puis également dire aussi, maintenant que je ne suis plus en prison, que j'ai trouvé les papiers de G r ald prouvant qu'il était allemand, officier de l'armée allemande et que son nom est Glauberg. Le 27 mai 1943. G r ald est connu comme espion à l'I.S.

 changeons des adresses avec nos amies espagnoles qui étaient toutes très jolies et sympathiques.

A huit heures, notre garde accompagné de plusieurs jeunes filles et de l'h ti re apporte un nouveau repas ; de nouveau deux plats de viande, un plat du pays et un plat de poisson et de viande arrangés à la mode espagnole. Le tout excellent et nous mangeons dans une ambiance joyeuse.

Ne pouvant me faire comprendre pour les W-C, je suis obligé de minier et c'est un fou rire formidable. Ensuite c'est à Carol. Lui, essaie de boire comme les espagnols mais ne peut y arriver, s'inonde les yeux, le cou, et finalement  ternue sans pouvoir s'arrêter. Puis c'est le tour à G r ald qui, lui, nous compare aux bêtes du zoo de Vincennes que l'on vient admirer et quand le garde et sa suite partent, c'est au tour des amies espagnoles qui sont sous notre fenêtre, pour nous faire leurs adieux. Cela dure encore une demi-heure et enfin, nous pouvons nous coucher.

EMPRISONNEMENT

Vendredi 18 décembre

Lever à six heures et demie, car nous partons à sept heures pour la prison de G rona. A l'heure dite, notre garde vint nous chercher et nous emmène manger à l'hôtel notre petit déjeuner. Nous y trouvons un jeune séminariste brésilien qui était dans les mêmes conditions que nous.

A huit heures, nous partons au village voisin accompagnés de nos deux gardes dont maintenant nous connaissons les noms. Le plus jeune Miguel Ricco, et l'autre Benito, prendre le car qui nous conduirait à G rona.

Il y avait à peine cinq minutes que nous étions arrivés, que le car arrive. Nous montons dedans et en route. Au village nous changeons de car et repartons pour G rona. La région est magnifique et nous voyons la fin de la chaîne des Pyrénées.

Enfin, nous arrivons à G rona. Nous allons au palais du gouverneur où nous rencontrons des jeunes gens belges qui étaient libérés de Miranda. Nous attendons environ deux heures et demie puis je vais signer le reçu de notre argent qui venait de nous être rendu. Pour nos repas, nous n'avions dépensé, que trente cinq pesetas chacun. Ensuite, nous sommes conduits à la prison où nous arrivons à deux heures et demie. Nous remplissons notre fiche anthropométrique, puis ensuite nous sommes fouillés. Nos cheveux sont tondus et nos habits passés à la désinfection. Nous montons ensuite dans la pièce où sont incarcérés les étrangers ayant passé la frontière clandestinement.

Nous sommes littéralement pris d'assaut par les occupants, les questions pleuvent de tous côtés, mais au bout de quelques minutes, le calme

revient, les nouvelles sont vite épuisées. Nous cherchons une place pour la nuit et retrouvons nos camarades qui, eux, avaient dépassé Tortella mais s'étaient fait prendre un peu plus loin. Robert 753 est bien arrivé. Nous avons mangé une bonne assiette de soupe chacun et commençons la connaissance de nos compagnons de prison. Le soir tombe et une seule fenêtre éclaire notre pièce. Nous couchons par terre et il ne fait pas chaud. Nous écrivons au vice-consul à Gerona. La coupe de cheveux est la chose à laquelle nous nous attendions le moins et nous avons tous des têtes de bandits. Dans la pièce où nous couchons se trouve un tuberculeux qui vomit le sang ; pas très rassurant...

D'autre part, nous sommes vraiment trop nombreux et je suis très oppressé. Dans la pièce à côté se trouvent une cinquantaine d'espagnols et l'air est empuanté par l'odeur boucanée qui se dégage d'eux et de leurs affaires et par la fumée des poissons qu'ils font cuire avec du papier et, ceci, dans la pièce même. Leurs fenêtres ne sont pas ouvertes et c'est vraiment terrible. Premier jour.

Deuxième jour. Samedi 19 décembre

Impossible de fermer l'œil de la nuit, il fait trop froid. La journée commence comme au régiment, à sept heures le jus, à huit heures deux ou trois appels dans la matinée ; une sortie de une heure à onze heures ; à douze heures, distribution de pain et de la soupe. Nous touchons une couverture et cinquante pesetas par semaine que notre consul nous envoie. L'après midi piqûre contre le typhus et la typhoïde, le bras nous fait mal et reste engourdi.

A huit heures du soir soupe, et à neuf heures tout le monde se prépare pour la nuit. Toujours par terre. Au cours de la journée, j'avais mangé un kilo de figues, un pain, et mes deux soupes plus deux cafés au lait excellents.

Dimanche 20 décembre

La nuit n'a pas été meilleure que la précédente et la journée s'écoule aussi monotone, entrecoupée seulement par quelques arrivées, surtout celles de canadiens et d'anglais évadés d'Allemagne et pris dans le train de Barcelone. Une liste vient d'être établie et les partants sont appelés. Nous n'en faisons pas partie mais nos trois autres camarades partent ainsi que deux types qui ne sont pas très sympathiques et qui sont arrivés après nous. Tout cela nous donne le cafard. Et voici de nouveau le cantinier qui vient prendre les commandes. Je mange comme quatre et dois certainement engraisser et avec lui la nuit. Nous donnons sept pesetas pour ceux qui ne touchent rien et j'ai acheté à Rasned un briquet pour la somme de vingt pesetas, contre argent français trois cent francs.

Le tuberculeux est mort à mon grand soulagement car son sang dans lequel je couchais me faisait mal au cœur. Les espagnols sont partis hier. J'ai distribué mes vivres à de pauvres types qui mouraient presque de faim. Dimanche troisième jour

Lundi 21 décembre

La nuit est un peu meilleure, non pas que le sol soit moins dur, mais la fatigue est plus grande. Il fait une journée merveilleuse, quel dommage d'être emprisonnés. A onze heures, nos camarades partent pour le camp de concentration de Miranda et la vie continue aussi monotone. Mon bras ne me fait presque plus mal. De nouveau la nuit. Lundi quatrième jour

Mardi 22 décembre

Les arrivées deviennent de plus en plus rares et les nouvelles peu rassurantes sur ce qui se passe en France. Le sommeil n'est guère meilleur. Je commence à connaître mes compagnons de tôle. Nous écrivons au gouverneur. Mardi cinquième jour

Mercredi 23 décembre

Toujours pareil, sauf qu'aujourd'hui la sortie quotidienne est interdite et qu'une quête sera faite pour Noël. Il est arrivé deux colosses américains évadés de Munich hier. L'un est dans la marine, l'autre aviateur sympathique. Mercredi sixième jour

Jeudi 24 décembre

Nous commençons à mieux dormir. J'ai de bons camarades et connais un capitaine d'artillerie de réserve très patriote et très sympathique, nous couchons côte à côte. La sortie qui nous était de nouveau interdite a été autorisée. Nous avons acheté du chocolat : six tablettes pour une peseta. Les arrivants sont au nombre de neuf. Le réveillon approche.

Nous avons acheté du tabac pour deux pesetas. J'ai acheté un kilo d'amandes pour réveillonner, ma livre de figues, mon pain de figues et mes torons, tout est mangé. Nous avons touché trente huit cigarettes. Vive Noël, nous finissons les amandes, Gérald, Carol, moi et le capitaine plus deux autres camarades. Nous racontons des petites histoires jusqu'à onze heures du soir, puis c'est le coucher. Bonne nuit de Noël en songeant au pays et aux parents. Ai touché cinquante pesetas et donné sept. Jeudi septième jour

Vendredi 25 décembre

Très mal dormi et suis bien fatigué. Je suis allé à la messe de minuit ce matin à la chapelle de la prison. J'ai fait un certain nombre de vœux et

espère qu'ils seront exaucés. Nous pensons tous partir lundi pour Miranda. A midi, nous avons assisté à un match de football entre deux équipes de la prison. Le match avait lieu à sept. Ce fut un joli match où la passe et le jeu de tête étaient splendides. L'équipe verte me rappelait celle du pays et gagna le match par six à trois. Nous avons mangé à deux heures du riz et un peu de viande plus une boule de 300 grammes entière et un toron. Je dépense mes sept pesetas cinquante qui me restent pour acheter un kilo de figues. Nous buvons un café gratuit plus un au lait que je paie une peseta. Mon camarade Gérald souffre de maux de gorge. Je reste couché presque toute la journée et bavarde avec mes amis. Il est rare de voir d'honnêtes gens fêter Noël en prison.

Un de mes camarades a été giflé par un ancien juteux parce qu'il n'avait pas enlevé son béret. Tout le monde blâme ce geste indigne d'un français et mon camarade lui a d'ailleurs rendu sa gifle. Aucune arrivée, et notre nombre se monte à 78 dont la plus grande partie est juive et d'autres sont là pour sauver leur peau. Nous ne serons pas très nombreux à s'engager. Triste mentalité. Je suis en train de faire un jeu de dame qui nous fera passer le temps qui est très long. Mais voici un surveillant qui vient nous faire coucher car l'extinction des feux est sonnée depuis longtemps. Il est 10 heures et demi. Bonne nuit. Huitième jour

Samedi 26 décembre

J'ai bien dormi, mais ai été réveillé de très bonne heure et à cinq heures avais déjà fumé une cigarette et mangé quelques figues. Un de mes camarades est malade. Quant à Gérald, sa gorge lui fait bien mal. J'ai découpé des pions pour notre jeu dans des pelures de bananes avec un tube aluminium.

Nous venons de sortir une heure dans la cour, mais la température fraîchit. Je fais une partie de dames et me fais battre. J'ai déjà fumé deux cigarettes, c'est rapide. Le temps est si long et l'ennui commence à me gagner au fur et à mesure que lundi approche, je n'ai plus de pesetas. Le capitaine m'offre des cacahuètes, des figues et des noisettes grillées. C'est très chic de sa part. Nous avons écouté un petit concert musical vraiment joli interprété par des membres de la prison. Neuvième jour

Cet après midi je dors jusqu'à la tombée de la nuit, car je suis fatigué. Je songe souvent à tout ce que j'ai quitté en France et cela me renforce dans ma décision que je ne regrette pas. Il nous arrive huit bleus dont deux ou trois de Marseille. Cette nuit je ne couche pas avec Gérald qui est toujours malade. La soupe est moins bonne que d'habitude, le capitaine a voulu que je prenne du poisson et du café.

Dimanche 27 décembre

J'ai très bien dormi cette nuit, je couche avec le capitaine. Il est question d'un départ, mais ce n'est qu'un murmure.

Je viens d'aller à la messe. Il fait froid aujourd'hui. Plus je connais mes compagnons de captivité, plus je suis écœuré de leur triste mentalité. C'est que tous ceux qui sont ici avaient quelque chose à sauver, mais ce n'est pas l'engagement qui est leur véritable but. Je viens de sortir dans la cour.

Le capitaine qui est vraiment le genre d'homme chic et serviable m'offre des noisettes grillées, des cacahuètes et des figues avec une gentillesse sans égal. Je n'ai rien à faire et m'ennuie. Pour tuer le temps j'essaie de faire un petit croquis de notre chambre. A ma droite se trouvent deux français, cinq polonais, devant moi belges, français, juifs, dans le fond, et aussi à ma gauche, ce sont des juifs polonais et autres nationalités. Dans l'autre pièce des richards ne veulent pas se mêler avec nous. Sommes peu de vrais français et la ... prison.

Pour dissiper l'ennui qui me saisit, je fais plusieurs parties de dames afin de tuer le temps. J'ai eu une fausse joie, car je croyais qu'un espagnol apportait la liste de départ. J'ai joué aussi à la marelle avec le capitaine et un autre camarade qui couche auprès de moi. Il arrive huit nouveaux, surtout des polonais, mais tous ont le même esprit que les autres occupants de la prison. La mauvaise entente commence à régner et il serait temps de changer d'endroit. Et voici de nouveau la nuit. Ai reçu une lettre du Portugal. Dixième jour

lundi 28 décembre

Ai moins bien dormi que l'autre nuit car souvent je me réveille. Ce matin, de nouveau il est question d'un départ pour Miranda. N'y croyons pas trop. Nous sommes répartis dans les deux pièces car la nôtre était trop pleine. Tous les arrivants et puis nous. Il fait de nouveau soleil et la température douce, pas pour longtemps car nous venons de sortir et le temps est glacé. Maintenant, nous ne faisons plus la queue pour la soupe, elle nous est servie à notre place.

J'ai donné mes vieux gants à Gérald qui m'a donné un morceau de pain des figues, et plus tard, des cigarettes, savon, crayon, etc. Il vient d'arriver quatre nouveaux français.

Je mange mon pain car j'ai faim. Le capitaine Broca s'est fait raser et cela le rajeunit d'au moins cinq ans. J'ai le cafard de voir que l'on s'éternise ici. La soupe est moins bonne que d'habitude et toujours une louche. Nous dormons à six sur deux couvertures, Gérald s'étant fait prendre sa place. Bonne nuit en perspective tant pis.

Il fait de plus en plus froid et les bobards quant à notre soi-disant départ continuent à se propager. Je crois fermement que l'année prochaine commencera à Gerona. Espérons qu'elle ne s'y finira pas. Nous n'avons aucune nouvelle de ce qui se passe sur les fronts et en France. Il vient

d'arriver après la soupe, qui ce soir est à sept heures, trois nouveaux clients, l'un est un juif français, les deux autres hollandais et polonais. Onzième jour

Mardi 29 décembre

Ai très mal dormi, mais j'ai eu néanmoins assez chaud. Maintenant il est sûr que nous ne partons que l'année prochaine. Les nouveaux arrivés disent qu'il devient impossible de passer. Il fait froid et cela ne me donne pas bon moral de s'éterniser dans cette prison ne me dit rien qui vaille, surtout ne sachant aucune nouvelle de la situation. Nous venons de sortir à peine une heure et voici le coup dur que nous redoutions tous. Tirou et Bernard, qui, depuis plusieurs jours étaient fiévreux, ont la variole et nous craignons d'être consignés et de ne pas aller à Miranda. J'ai appris un nouveau jeu, la "bataille navale", et en ai fait plusieurs parties avec le capitaine Rassier. Cela nous permet d'oublier momentanément notre triste situation que nous avons pourtant nous-mêmes voulue.

Nous sommes maintenant quatre vingt dix neuf et tous les jeunes du même côté. Nous avons été auscultés si l'on peut appeler ainsi passer devant le docteur le torse nu et d'ouvrir la bouche. Ensuite, nous avons été vaccinés contre la variole. Maintenant, le départ aura soi-disant lieu que l'année prochaine. Une chose est certaine, c'est qu'il nous est interdit de sortir le matin. Aucune arrivée.

Il est neuf heures et demie et tout le monde est couché. Ne pouvant dormir, je relate les événements de la journée en m'appuyant sur mon ami Gérard. Ici se termine le bulletin quotidien, bonne nuit. Douzième jour

Mercredi 30 décembre

La nuit a de nouveau été très mauvaise. J'ai à peine dormi trois heures contrairement à Gérard qui, lui, a dormi jusqu'au matin, aussi suis-je très fatigué et reste couché. Ce matin, j'ai rêvé au pays et ai vu mon retour. Heureux présage peut-être. Ce matin, pas mal de camarades sont partis à la visite. Mais tout le monde se plaint de la dureté du sol et rêve festin. Pour ma part, je réclame en arrivant au Portugal une soupière de frites et un bon bifeck pour me remettre d'aplomb car je suis à plat et m'ennuie mortellement.

Je suis resté couché toute la journée, souffrant de la faim, car je n'ai plus d'argent depuis plusieurs jours et cela me donne mal à la tête et des étourdissements. Heureusement que le capitaine qui est le meilleur des hommes est là. Aujourd'hui, il m'a payé deux cafés au lait et deux oignons plus une tomate, car ce n'est pas avec la soupe que l'on a qu'il soit possible de tenir le coup, c'est là que l'on reconnaît l'entraide. J'avais donné du pain et d'autres choses à des camarades qui n'avaient rien à manger lors de mon arrivée et maintenant c'est moi qui n'ai rien, mais aucun ne se rappelle ces services. Aussi ai-je compris, je fume aussi un cigare, don de cet excellent capitaine. Maintenant, il est l'heure du coucher.

Aucune arrivée. Bonsoir et vivement Miranda. Avons eu un arrivant. Treizième jour

Judi 31 décembre

Ai encore moins dormi que la nuit précédente. A une heure et demie la journée a commencé pour moi et un autre camarade. A trois heures et demie nous commençons à nous assoupir que deux imbéciles dernièrement arrivés se mirent à rire et à causer réveillant tout le monde. Grand chahut ! Mais ensuite, il me fut impossible de dormir. Je mange un morceau d'oignon et si mes parents me voyaient, ils riraient bien.

Je viens de toucher 50 pesetas du consulat et suis de nouveau heureux et plein de vie surtout qu'un départ va avoir lieu le 2 ou le 3.

Le capitaine a fait une commande maison à la cantine. Quel geuleton en perspective. Vive la fin de l'an 1942 et salut à l'an 43. Espérons qu'il nous sera favorable et nous apportera ce que nous désirons tous. Ah ! Voici le geuleton :

1° la soupe gratuite de tous les jours, 2° riz, 3° salade de poisson salée avec une tomate et un demi oignon, 4° cacahuètes figues, 5° oranges et 5 torons et du château-Lapompe à volonté et dernier crû. Nous avons très bien mangé et sommes allés nous coucher à 10 heures. Nous avons eu dans la journée la visite d'un colonel au lieu d'un général, d'ailleurs nous ne l'avons pas vu. Quatorzième jour

Vendredi premier janvier 1943²

Bonne année et souhaitons la Victoire. Espérons qu'une grande partie de tous ceux qui sont ici pourra fêter l'an 1944 sur le sol de France libéré. J'ai dormi d'une manière merveilleuse. Jamais, depuis que je suis ici je n'avais dormi de cette manière. Il est vrai que je suis décontracté car je sais que nous partons pour Miranda et aussi maintenant j'ai 50 pesetas. Vive la nouvelle année. Que Dieu nous bénisse et nous protège. Que de mains à serrer et de souhaits à formuler au cours de la journée.

Je viens d'aller à la messe et y ai prié Dieu qu'il délivre notre pays et donne la paix. Je reviens de la promenade quotidienne et j'ai pris tout le ravitailllement nécessaire un demi kilo d'oignons, un demi kilo de figues, un kilo d'oranges, 21 poissons 6 pesetas cacahuètes 18 pesetas 90 pour notre petit geuleton à trois. J'ai bu un bon lait et à l'épluchage des poissons !

Quel dommage de n'avoir pu trouver les tomates, le repas eut été exquis. Ensuite j'ai mangé le riz de la prison, bu un café gratuit et mangé dix figues. Le tout de la prison.

Je sors de table le ventre bien rempli et fume une cigarette offerte par le capitaine et bois un verre de vin merveilleux de 50 centimes et pour

² Exceptionnellement, Paul Rollin a commencé cette année 1943 en prenant le haut d'une page de ce premier cahier.

terminer et faire la digestion une bonne sieste qui dure jusqu'à 6 H ½. J'ai une forte soif et renverse l'eau sur la tête de mon voisin et les fesses d'un autre, petit incident qui nous divertit un peu. L'ennui a disparu, tant mieux.

Je mange une bonne soupe auquel j'ajoute la moitié d'un oignon puis maintenant le cantinier arrive et un bon café au lait dans lequel je mets une partie de la boule de 150 gr. touchée à midi à l'occasion du jour de l'an termine le repas.

Il nous est arrivé hier 12 bleus que nous n'avons pas entendus tellement le sommeil était profond. Aujourd'hui il en arrive 14, le nombre augmente sans cesse.

Maintenant je me prépare à me coucher et espère bientôt être à Miranda pour toucher des vêtements car mon pantalon est bien malade. Ainsi commence l'année 1943 souhaitons qu'elle finisse d'une autre manière. Il me reste 27 pesetas, une fortune. 15ème jour.

Samedi 2 janvier

J'ai bien dormi mais un peu moins que la nuit précédente. Ce matin pas de sortie car les enfants espagnols viennent voir leurs pères et frères. Il y a eu plusieurs appels ce matin car un type était soi-disant de trop. Un bleu vient d'arriver de Tortella et connaît nos petites amies sympathiques. Cette fois-ci la soupe est servie avec du retard. Cet après-midi les enfants reviennent et pour nous la journée s'écoule toujours aussi monotone. Et voici de nouveau la soupe, il est 7 H et ½. A la cantine qui vient d'arriver plus de tomates ni de sardines. Préparons-nous au coucher. Arrivées 4 Arabes, 1 Juif. 16ème jour.

Dimanche 3 janvier

Ai dormi à peu près bien, je vais à la messe, puis ensuite c'est la sortie quotidienne. La journée s'écoule sans incident ni aucune arrivée. Parmi nous se trouve un moniteur de l'école d'Antilles et nous prenons quelques leçons sur la boxe, histoire de passer le temps.

J'achète 6 cigarettes à un nouvel arrivé qui est fauché, pour 1 pesetas. Nous restons couchés James,, et moi toute la soirée et parlons de Paris et de nos aventures réciproques.

J'achète 1 kilo d'amandes, 1 peseta cacahuètes et 1 peseta 50 de noisettes pour le voyage mais s'il tarde trop, de tous ces achats il ne restera rien. Il me reste encore 6 pesetas. L'appel vient d'avoir lieu et je me couche. Le sommeil ne vient pas encore car il y a toujours du bruit et les dormeurs rouspètent. Ai bu 2 quarts de vin.

Lundi 4 janvier

La nuit est bonne, et mon compagnon de nuit ne bouge pas. La matinée s'écoule toujours aussi monotone. J'achète dans la cour 2 pains de figues et avec James Robert 2 Kg de tomates et 500 grammes d'oignons.

C'est fini je n'ai plus un seul peseta en poche. Je fais une salade avec 1 Kg de tomates et 1 oignon ½ puis sur le tout, verse une moitié de citron, je la sale puis invite le capitaine à partager notre repas.

Ensuite arrive la soupe et le pain qui est mis précieusement de côté pour le voyage. Cela porte à 3 le nombre de pains, maintenant James et moi faisons la sieste mais nous mangeons nos 2 pains de figues chacun. Le commandant demande qui veut assister au théâtre fait par les prisonniers. 70 de mes camarades y vont et en reviennent 2 H plus tard, tous sont enchantés quoique n'ayant rien compris. Il est arrivé 5 bleus cet après-midi, la soupe arrive et ensuite l'appel, enfin nous pouvons nous coucher. 18ème jour.

Mardi 5 janvier

Ai bien dormi et écoute les nouveaux bobards qui circulent sur le départ qui est soi-disant fixé à jeudi. Nous descendons à la cour mais personne ne se précipite comme avant à la grille de la cantine pour acheter. Les pesetas sont rares. Nous remontons à regret car il fait bon et le soleil chauffe, nous subissons une visite de vêtements et voici la soupe qui arrive, le pain vient ensuite. Des Canadiens récemment arrivés reçoivent un questionnaire en anglais car un représentant du consul est au bureau du directeur. Puis des Polonais sont appelés par le représentant de la Croix Rouge Polonaise qui se trouve également au bureau. Les Polonais non juifs toucheront 50 pesetas par semaine. L'on nous annonce aussi que le consul nous paiera demain et après-demain. Tant mieux mais cela n'annonce pas de départ. Des vols ont lieu. C'est hier un oignon que Gérald a mis dans mon soulier qui a disparu. Aujourd'hui il lui a été pris un pain de figues et du sucre à nous. Ce sont des tomates qui ont disparu au cours de la nuit. Nous nous plaignons au commandant qui déclare que celui qui sera pris à voler sera passé à tabac. Je fume des écorces de cacahuètes dans ma pipe et cela n'est pas très mauvais. Notre camarade de lit est Hollandais, il s'appelle Buineck et est très chic.

Nous avons aussi comme voisin un Tchèque tuberculeux et cela ne me fait pas sourire. Le reste allongé. Il vient d'y avoir un appel spécial. Nous croyions que c'était le départ, mais hélas non.

Le chef et le surveillant venaient nous dire de se serrer car un nombre important de prisonniers allait arriver. Nous achetons des cigarettes 1 peseta 20 les 2 paquets 20. La soupe arrive puis la cantine et enfin le tabac. Maintenant une fumée opaque remplit notre pièce et nous oppresse un peu plus que d'habitude. Nous sommes maintenant 127 car un bleu vient d'arriver, l'appel vient d'avoir lieu et enfin le coucher. 19ème jour.

Mercredi 6 janvier

J'ai eu froid cette nuit et suis de plus en plus oppressé. Il est vraiment exagéré de coucher aussi nombreux dans une seule pièce aérée seulement par une seule fenêtre de 1m de haut sur 40cm de large et grillagée

très serrée car nous sommes environ 75 types et il va falloir que nous nous serrions encore pour ceux qui vont arriver.

Je suis sûr que nous n'avons pas la quantité d'air chacun qui pourrait se trouver dans une cellule peu aérée.

Il est 5h1/2 quand j'écris ces lignes et je fume déjà une moitié de cigarette car par mesure d'économie je les partage en deux. J'ai maintenant appris à les rouler. Autour de moi tous mes camarades dorment à part deux ou trois dont Gérald. Nous calculons la quantité d'air contenu dans notre pièce. A peine 300 m³ d'air pour tous et cet air est souillé par la fumée des cigarettes et il est presque normal d'être malade. Vivement Miranda. Tant bien que mal j'ai réussi à réparer le trou causé par l'usure de mon fond de pantalon ; je me suis trompé dans mon cubage d'air. Nous n'avons que 170 m³ d'air. Je viens d'aller à la messe et achète un café au lait 1 peseta. Nous partageons avec James, une banane en deux et c'est un véritable régal. Nous descendons dans la cour et j'en profite pour laver ma serviette et mon mouchoir. J'emprunte de nouveau à Gérald 5 pesetas et cela me fait 10 pesetas à devoir. J'achète 2 torons dont j'en donne un à James et je bois un café au lait.

Maintenant c'est la soupe qui arrive, j'achète 10 figues la cantine apporte le pain que l'on met dans la soupe, autrement c'est de l'eau, une louche de riz mélangée avec des pommes de terre et haricots, mais pas de viande, elle est de sortie.

Ici maintenant le départ pour Miranda est fixé pour dans 3 ou 4 jours. Ici agence Havas ; grand branle-bas, le départ est pour jeudi, mais c'est sans doute des bobards comme toujours. Je reste couché et converse avec mes camarades essayant de faire passer le temps moins long. A 7 h la soupe arrive enfin et j'y ajoute un poisson que j'ai acheté à la cantine. J'achète aussi un nouveau cahier. Il est arrivé 3 bleus hier, l'appel fait au plumard et bonne nuit. 19ème jour³.

DEUXIEME CAHIER

Jeudi 7 janvier

Voici le 20ème jour que nous allons passer à la prison de Gerona. Je ne pensais pas y écrire un nouveau cahier et c'est malheureusement ce qui arrive.

J'espère de tout cœur qu'il ne sera pas fini ici. La nuit dernière, ne pouvant dormir, j'ai fait avec un autre prisonnier une statistique.

Nous sommes dans la pièce où je me couche 75 à 80. Elle mesure 13m50 de long, 3m50 de large et 3m de haut. Le cubage de cette pièce est de 141m³75.

Cette pièce est seulement aérée par une fenêtre grillagée de 0m40 de haut et par de bons courants d'air venant de l'autre pièce.

Dans l'autre pièce, aussi grande que la nôtre 50 types environ y sont couchés. Leur pièce est aérée par 4 fenêtres de même dimension que la nôtre, mais non grillagées. D'autre part les occupants possèdent presque tous une paillasse et des couvertures.

Les W.C. donnent dans cette pièce et la porte en est sans cesse ouverte. L'odeur des W.C. jointe à celle des paillasses et à la fumée des cigarettes rend l'atmosphère irrespirable dans ces 2 pièces.

Les conditions d'hygiène sont les suivantes : l'eau étant coupée après chaque repas, il faut 33 secondes exactement à chaque type pour faire sa toilette. Il est pratiquement impossible de se laver. Les W.C. reçoivent en moyenne la visite d'un type toutes les 2 minutes et voici maintenant les différentes nationalités : 40 Français Canadiens, 33 Polonais, 9 Arabes et 45 Juifs de différentes nationalités : Palestiniens, Polonais, Alsaciens, etc.

La nuit les 2 chambres ressemblent à un champ de bataille. Tout est occupé et pour aller aux W.C. la nuit on marche sur les types couchés dans le chemin. J'ai très bien dormi cette nuit et me suis disputé avec un type qui causait et empêchait les autres de dormir. A 6h 1/2 je vais aux douches et cela me réveille et me nettoie entièrement car voici plusieurs jours qu'il m'était impossible de faire ma toilette.

De nouveau, les bobards circulent et je préfère discuter avec James de nos amusements en France plutôt que de les écouter, car tous sont plus ou moins démoralisants et vous donnent le cafard.

Des Polonais sont appelés au bureau pour toucher de l'argent.

L'heure de la promenade approche.

Ce matin il y a une dizaine de malades. Hier un de mes camarades a failli se trouver mal aux W.C. car il avait faim. C'est vraiment terrible, quant à moi, et à pas mal d'autres camarades, nos jambes nous font mal quand nous remontons dans nos pièces au retour de la promenade... Enfin voici l'heure de la promenade. Il est 11h20, dépêchons-nous d'aller respirer un peu d'air pur qui nous changera de cette atmosphère chargée de miasmes et dans laquelle nos poumons trouvent à grand peine l'oxygène nécessaire.

Mais l'heure est bien courte car 30 minutes plus tard nos surveillants nous font rentrer. En attendant l'heure de la soupe, je bavarde avec 2 ou 3 camarades. Enfin, pour la première fois depuis mon arrivée à la prison, le pain est distribué en même temps que la soupe qui n'est d'ailleurs qu'un lavement.

Je me couche ainsi que James et dormons jusqu'au soir. Au moins dans notre sommeil nous ne sentons (pas) notre estomac qui nous tiraille et ne pensons (pas) à notre situation peu enviable. A notre réveil, nous apprenons que notre départ serait prochain.

Le capitaine Hugues a été voir le directeur de la prison afin d'éliminer tous les bobards qui nous démoralisent et d'être fixé quant à la

³ La transcription de cette dernière page peut être sujette à certaines erreurs la page de ce cahier étant devenue presque illisible.

date du départ. Il lui fut, soi-disant répondu que nous partirions avec le convoi venant de Figueras de manière que nous soyons 300 à aller à Miranda. Espérons que ce mensonge se réalisera. Le cafard me reprend et nos pesetas ne sont pas arrivées. Qu'importe les pesetas pourvu que l'on parte.

La soupe arrive, pire qu'à midi. Heureusement que nous allons dormir. Il nous est arrivé quatre bleus. Les nouvelles sont bonnes. 21ème jour

Vendredi 8 janvier

Je n'ai pas trop mal dormi et ai commencé à fumer à 6 heures. Au lever deux Arabes ont commencé à se bagarrer, mais un Alsacien s'est interposé et la bagarre s'est ainsi terminée.

Puis c'est au tour d'un Juif polonais à brailler car on lui aurait pris ½ boule de pain. Il donne sa parole de faucher tout le monde. Ce ne sera certainement pas son coup d'essai. Gare à ses côtes.

Je viens de toucher 50 pesetas, je rembourse aussitôt les 10 pesetas que Gérard m'avait prêtées. J'avertis le commandant Léon qu'il m'est impossible de lui verser les 7 pesetas hebdomadaires.

Nous descendons à la cour et je me mets dans les premiers rangs et James à la queue. De cette manière il y a toujours l'un de nous à arriver premier à la cantine.

C'est à moi qu'échoue la première place. Quoique étant mal placé dans les rangs, j'achète 2 pesetas de cacahuètes, 2 kilos tomates, 1 kilo oignons, 0,20 de sel et 20 ... poissons, coût 16 pesetas 70 pour 2. J'achète aussi 2 pains de figues et 3 pesetas cacahuètes pour Gérard et 1 kilo tomates pour Piston (?)

Nous mangeons nos cacahuètes et commençons l'épluchage des poissons, mais il est l'heure de rentrer. James termine l'épluchage en haut tandis que je prépare la salade. J'emploie 1 kilo de tomates 500 g d'oignons et 10 poissons mais cela est vraiment excellent. Pour comble de chance le pain arrive et c'est un plat sans égal.

Et voici la soupe un peu meilleure qu'hier. Entre-temps a eu lieu une nouvelle bagarre : cette fois-ci c'est Marusy et Zobi qui se bagarrent pour 50 centimes quel type détestable que ce Marusy. Je fume 2 ou 3 cigarettes et maintenant une bonne petite sieste facilitera la digestion. Nous restons couchés jusqu'à la soupe qui est un peu meilleure qu'hier.

Il est arrivé 3 bleus après la soupe plus 9 autres la nuit et que nous n'avons pas entendu venir. Maintenant l'appel est passé et au lit. J'enlève maintenant mon veston pour me couvrir les pieds et ne pas avoir les bras ankylosés. 22ème jour.

Samedi 9 janvier

J'ai dormi d'une façon magnifique, ne me réveillant qu'une seule fois pour aller aux W.C.. Il est 6h ½ quand j'écris ces lignes et j'ai déjà une cigarette au bec.

Non loin de moi 2 juifs discutent sans souci de ceux qui dorment encore. Ce fut la même chose hier soir et les autres d'avant. Seulement la journée tout ce beau monde dort.

Mais voici le réveil qui sonne et voici une nouvelle discussion qui s'élève. Au cours de la nuit un de mes camarades, lors de l'arrivée d'un nouveau contingent de prisonniers, a traité les juifs qui ne voulaient pas faire la place nécessaire afin que les arrivants puissent se coucher de youpins et s'est vu pris à partie par toute la sainte famille. A grand peine nous enrayons la discussion, mais hélas chaque jour qui passe voit les discussions s'envenimer et la jalousie contre ceux qui ont de l'argent se montre au grand jour.

Quand sortirons-nous de ce milieu. Mon Dieu. Je mange mon pain et 5 poissons salés, un véritable régal. James fait comme moi, puis voici le jus quotidien qui arrive et clôture notre festin. Je raccommode une paire de chaussettes et maintenant voici le cantinier qui arrive avec du bon lait chaud. J'achète du café au lait pour 0,50 car j'ai soif et le robinet est fermé. Puis c'est l'heure de la promenade qui arrive, je fais prendre par Henry Rueninch 3 pesetas de poissons pour notre petit déjeuner demain et commence à enlever les écailles. Pendant ce temps James commande 2 laits bien chaud à la cantine. Mais à peine avons-nous bu cet excellent breuvage que l'heure de réintégrer notre chambre sonne. Je mange un oignon. Et voici la soupe qui arrive.

Cette fois-ci elle est bonne. Les pommes de terre, le riz et les haricots s'y trouvent assez nombreux. Mais toujours une louche. Ah ! Voici enfin le pain qui arrive, mais avec du retard. Le partage de la boule fait, je mange ma part avec un nouvel oignon. Mais au moment où nous nous installons pour dormir 5 bleus arrivent et c'est un remue-ménage, chacun se précipitant aux nouvelles. José Sanders notre chef de chambrée nous dit que nous sommes autorisés à écrire en espagnol en France.

Mais je n'ose pas; ignorant ce qui pourrait arriver aux gens chez qui j'écrirais. Plus tard quand je serais libéré. Le temps est long.

Voici 22 longues journées que je suis emprisonné et j'ignore totalement quand sonnera l'heure tant désirée où les portes de la prison s'ouvriront devant moi. Un camarade Maunas me donne du papier et une enveloppe, mais je ne puis me résoudre à écrire. Le directeur de la prison vient nous rendre une courte visite et se contente d'entrer dans la première pièce seulement l'odeur qui s'en dégage lui suffit peut-être. Ce haut personnage parti, je reprends mon sommeil interrompu jusqu'à 6 heures. La soupe sonne et c'est presque un lavement qui nous est servi. Mais voici un changement qui nous comble d'aise, José vient nous faire changer de place

une pièce étant libre. Aussitôt tous les snobs et l'état major en tête quittent notre chambre. Tant mieux, plus de "Venez à mon bureau". Chose meilleure encore car nous sommes 9 copains dont 2 Arabes à occuper leurs places qui sont les meilleures de la chambre. Nous avons une fenêtre juste au-dessus de nous, les lavabos à proximité et surtout l'air et la lumière, c'est un véritable braille-bas de combat dans les 2 pièces.

Je discute avec 2 Juifs pour obtenir la place tant désirée et obtiens gain de cause, j'achète à Jadi notre garde chambre une demi-livre de chocolat aux amandes pour 9 pesetas et que je partage entre James, Gérald. Coût 3 pesetas chacun.

L'appel vient de passer et enfin il est possible de nous coucher. Mais le sommeil ne vient pas de suite car le club des bavards n'a pas évacué. Il y a quatorze bleus.

Dimanche 10 janvier

J'ai très bien dormi et déjeune de mes 3 sardines qui me restent et de mon pain. Le réveil sonne et j'ouvre la fenêtre. Quel plaisir de pouvoir respirer l'air pur et d'aller faire sa toilette sans faire la queue. Je me mets torse nu et profite pour mettre ma chemise à l'envers car vraiment elle est très sale. Je bois mon café au lait et maintenant je vais à la messe avec James et d'autres camarades.

Pour la première fois, j'ai réussi à la suivre entièrement étant mieux placé que les autres fois. Nous remontons et les discussions sur le départ reprennent. La chambre des députés n'est pas encore fermée. Je viens de fumer ma dernière moitié de cigarette et maintenant serrons le fume-cigarettes dans notre poche jusqu'à la prochaine distribution de tabac.

Voici un nouvel appel et l'heure de la promenade approche. Il fait beau, le soleil brille et jamais l'on ne croirait être au mois de janvier. Nous sortons jusqu'à midi et le pain nous est distribué ¼ d'heure avant la soupe. Ce sera la dernière que nous mangerons dans cette chambre, car José nous avertit de préparer nos affaires car nous changeons de quartier. Du quartier que nous allons évacuer, un bordel sans pareil commence.

Mais voici une liste d'appel qui arrive. Les appelés restent dans la chambre que nous allons quitter et nous allons s'installer dans notre nouveau domicile. C'est un travail qu'il est impossible à décrire. La pagaie est reine et c'est un véritable sport que de trouver une place le long du mur, tout le monde se précipitant, se bousculant, pour prendre les meilleures places. Enfin, j'arrive étant des premiers, à trouver de la place pour James, Henry, Gérald, John et moi-même entre 2 fenêtres. Nous mettons nos gamelles et chausures sur les rebords des fenêtres et nous allongeons aussitôt afin que notre place ne soit pas prise. Nous sommes très bien, entre les 2 fenêtres car nous sommes bien aérés et profitons de la clarté. Cette fois-ci nous sommes dans une pièce qui est beaucoup plus grande que la précédente et je crois que l'heure H approche, le convoi de Figueras devant arriver à 5 heures.

Mais voici du nouveau, grande discussion entre un youpin et 2 autres types pour la possession d'une place et il s'en faut de peu pour qu'ils en viennent aux coups. James s'interpose. Ah, cette fois-ci cela y est, c'est Rasner et un Alsacien qui se bagarrent à cause d'une assiette, mais ils sont vite séparés. Quel exemple de solidarité est donné aux Espagnols c'est honteux. En voici presque un autre, mais cette fois-ci c'est Rundel et Marezy qui se disputent. Je vais à la recherche d'une cruche pour boire et par la même occasion, trouver les W.C.

Tant mieux, José le pauvre, se démène pour caser tout ce monde et il rencontre beaucoup de mauvaise volonté. La devise de la plus grande partie de ceux qui sont ici est «chacun pour soi» d'entraide point.

Les appelés sont dans une pièce voisine de la nôtre. La pièce que nous venons de quitter est déjà commencée de nettoyer. De notre chambre, nous voyons les Espagnols balayer. Maintenant tout le monde est casé mais il y en a une dizaine qui coucheront au milieu du chemin. Le broulaha est moindre qu'avant, heureusement. Puis, voici la soupe qui arrive. Il est 6h ½, un lavement.

Il faut bien que la sauce soit allongée pour que les 150 types de Figueras puissent se restaurer. Le contact entre nous s'accomplit pour les ouvertures des W.C.

Et voici l'appel, suivi presque aussitôt du coucher. Cette fois-ci aucun murmure de voix ne se fait entendre, tant mieux. Nous sommes 152. Plusieurs d'entre nous sont couchés dans le chemin et le passage est bouché et bien des chausures écrasent mes doigts de pieds. Les fenêtres sont laissées ouvertes pour la nuit, l'atmosphère de la pièce étant insuffisante.

Nous avons retrouvé l'odeur spéciale de chair boucanée et de poissons brûlés chère aux Espagnols de la prison et qui vous prend violemment à la gorge, 24ème jour.

Lundi 11 janvier

J'ai très bien dormi et, malgré les fenêtres ouvertes, je n'ai pas eu froid. Radio-Mantou est un véritable poste de brouillage tellement il ronfle. Le jus arrive mais il n'est pas trop fameux. Je mange ma demi-boule de pain dans mon café et puis attendu ainsi jusqu'à midi. Ce matin, pour la première fois depuis mon entrée en Espagne, la pluie se met à tomber, oh ! pas très fort à peine une bruine légère et qui cesse au bout de quelques minutes.

Nous voyons, de notre chambre les types de Figueras et la conversation continue de la même manière qu'hier. Nous devons aller, d'après ce qui leur a été dit, à Figueras, à Ponthoedras près de Vigo et non loin de la frontière portugaise. Puis nous descendons au patio à 11 h 25.

J'achète 2 pains de figures de 1 peseta chaque et 50 cent. de cacahuètes, puis nous remontons à midi 25.

La soupe arrive et est vraiment bonne. Très peu de jus et beaucoup de légumes. Quel dommage, une seule louche. Maintenant l'un de nous sera

désigné chaque jour afin d'empêcher la resquille. Le pain arrive un peu plus tard. Je m'allonge et dessine un peu pour passer le temps. 25ème jour.

Il est surtout question de voyage. Le représentant du Consul de France vient voir Chonchon et lui remet 100 pesetas en attendant sa libération. Il nous est distribué des tickets de théâtre - coût 25 cent. James en prend un. Je mange mon pain et à 5h. nous partons au théâtre qui tient ses assises dans la pièce où a lieu la messe. C'est tout à fait réussi et les 2 pièces qui nous sont jouées nous montrent les tentations, l'une du tabac, l'autre de l'alcool. Nous revenons à 7h1/2, juste pour la soupe qui est de nouveau un lavement. Maintenant l'appel va avoir lieu et aussitôt après au paddock.

Aucune arrivée. Il est arrivé douze bleus qui ne sont pas chez nous.

Mardi 12 janvier

J'ai de nouveau très bien dormi et serais heureux si l'on nous annonçait le départ. Mais, hélas rien ne le laisse prévoir, pas même l'arrivée de Figueras qui devait, soi-disant, nous faire sortir de la prison.

Je me demande comment je dormirais si j'avais la possibilité d'être dans un lit. Il me semble avoir toujours dormi ainsi.

La matinée à peine commencée voit un commencement de bagarre entre Chonchon et le Grec Gueno, heureusement vite interrompue. 26ème jour.

Il fait un vent violent et des tourbillons de poussière vous aveuglent. Voici les types de Figueras qui arrivent et nous sommes vis-à-vis sur deux rangs chacun. Des 2 groupes, tout le monde se dévisage cherchant un visage connu. Bien des amis en retrouvent d'autres, mais moi, espérant envers tout retrouver Claude⁴ je suis déçu. Quel malheur qu'il ne soit (pas) parti avec moi. Nous remontons et voyons 20 bleus qui attendent d'être fouillés et tondus devant le bureau. Un petit sourire ironique pour les cheveux.

A l'heure, le pain arrive, puis la soupe à 1 h. ¼. Elle est bonne. Maintenant je fais la sieste. Ah, voici la visite des morpions qui commence, je suis tranquille mon pantalon n'abrite pas ce genre de bestioles. James a perdu son chapeau mais un garde-chambre l'a retrouvé dans la cour et le lui rend. Je mange mon pain puis dors jusqu'à l'heure de la soupe. C'est d'ailleurs Henry qui me réveille. Elle n'est pas très fameuse. L'appel a lieu, puis voici enfin le coucher.

Mercredi 13 janvier

J'ai bien dormi et rêvé d'aventures futures et ai aussi bien songé à notre situation pas très brillante. Le jus passe, mais voici une nouvelle discussion qui s'élève et il s'en faut de bien peu pour que les 2 adversaires en viennent aux mains. Voici l'appel qui sonne et dans 2 heures le patio. Je bavarde en attendant de choses et d'autres en évitant toutefois d'aborder le

sujet du départ car tout le monde, sur cette question, dit des bêtises. Nous descendons à 11h25 à la cour et c'est une ruée pour ceux qui ont des pesetas vers la fenêtre de la cantine. Voici le comptable de la prison qui apporte des pesetas mais ce n'est que pour les derniers arrivés ou ceux qui, depuis longtemps, n'avaient rien touché.

Nous remontons et voyons 6 bleus qui attendent devant le bureau de la prison. J'ai au cours de la promenade, emprunté 2 pesetas à Maure pour acheter 2 pains de figures. Le pain arrive à 1 heure et enfin la soupe. Maintenant James, John et moi faisons la sieste quotidienne qui pour moi ne dure pas longtemps car un type m'écrase les doigts de pied. Le commandant Léon, par suite, nous met au courant de la situation financière. Des dons ont été faits par ceux qui ont touché l'argent aujourd'hui. Et voici de nouveau le crépuscule. Un petit vent léger commence à souffler.

La soupe arrive ainsi que la cantine et nous profitons, un camarade et moi, du répit accordé avant l'appel pour aller rendre visite aux types de Figueras. Il fait chaud et l'air est aussi irrespirable qu'avant, même plus encore car leurs fenêtres sont presque toujours fermées. Nous discutons un peu, puis nous revenons pour l'appel et nous repartons. Nous restons de nouveau ½ h. puis réintégrons notre pièce. Au retour, je suis tout d'abord pris au jeu de mes camarades qui avait attaché un billet de 2 pesetas au bout d'un fil. Puis c'est mon ami et bien d'autres personnes suivent. Cela nous distrait car nous en avons besoin. Puis, peu à peu les bruits se calment, chacun s'installe pour dormir et c'est une fois de plus une nouvelle nuit à passer en prison. 27ème jour. vingt bleus.

Jeudi 14 janvier

J'ai bien dormi et me réveille à 4 heures du matin pour aller aux W.C.. Un vent violent souffle faisant claquer les portes non fermées et rouler des gamelles qui devaient se trouver sur les rebords des fenêtres. Je me rendors jusqu'à l'appel et c'est Buenisiek qui me réveille en cherchant la sacoche de Géraud.

Une nouvelle journée commence toujours aussi monotone que les précédentes. J'essaie ce matin de resquiller une mesure de café, mais le type chargé par le commandant me voit et porte ma gamelle à ce dernier. C'est un geste magnifique de solidarité car, chose malheureuse à dire, c'est un Français qui le fait. Il est d'ailleurs moins honnête que moi car il emprunte le nom d'un type parti au dernier convoi pour toucher 50 pesetas en plus des siennes. Marosy gueule aussi après moi, mais tout le monde blâme le geste que fit Tournebeuf qui est, avec Marosy le premier à resquiller. Je vais réclamer ma gamelle au commandant et suis très surpris m'attendant à un abattage N°1 de n'avoir qu'un avertissement amical. Nous descendons en bas à 11h ¼ et pour la première fois depuis mon arrivée à la prison, nous restons 2 heures dehors. Le vent ne souffle plus, mais de gros nuages noirs couvent dans le ciel. J'emprunte 2 pesetas à Géraud pour acheter 2 pains de

⁴ Claude est un enfant élevé avec Pierre et Paul Rollin par leurs parents.

figues et suis malgré tout obligé d'en refuser un morceau à un Arabe. En rentrant, le pain nous est distribué à la porte. Il est très tendre et c'est dommage de ne pouvoir en manger plus. La soupe arrive aussi et elle est bonne mais la louche doit avoir certainement rétréci. Je retourne dans notre ancienne piaule et apprends que 11 bleus sont arrivés la nuit précédente.

Les nouvelles sont excellentes. Toute la soirée je navigue d'une pièce à l'autre et un type veut oh ! dérision, me payer mon briquet 5 pesetas. Je bavarde avec un peu tout le monde, mais c'est surtout l'extérieur de la prison qui m'intéresse. Dire que ce n'est qu'un mur et des barreaux qui vous empêchent d'être libres.

Cela est intolérable. Et pourtant nous ne sommes pas les plus à plaindre. La journée se passe ainsi, aucun incident ne se produit. Le commandant du Breuil nous réunit et nous fait part d'un entretien qu'il a eu avec le directeur de la prison, ce matin même.

1°) que la sortie du matin durera 2 heures et que, plus tard, il nous sera peut-être possible de sortir le soir. Pour l'instant c'est impossible, car les condamnés à mort sortent une heure les individus dangereux une heure et les autres 1h 1/2.

2°) que, il nous sera possible d'acheter des provisions au dehors

3°) des livres, grammaires, lectures espagnoles seront mis à notre disposition mais interdiction pour les livres français.

4°) les possibilités de communiquer de nos nouvelles à nos familles par l'intermédiaire d'une Croix Rouge.

Voici le cantinier qui arrive chargé de pains de figes, d'oranges et de sardines. J'emprunte à nouveau 2 pesetas car j'ai faim. Mais voici une liste qui arrive. C'est l'argent hebdomadaire que nous attendions tous samedi. Mon nom n'est que sur la seconde, mais qu'importe, le principal est de toucher. Je remonte rapidement espérant pouvoir acheter des pains de figes pour mon petit déjeuner. Trop tard, je rembourse mes dettes puis verse 4 pesetas au commandant. La soupe arrive et une discussion s'élève entre 2 types. Je cherche à acheter un pain de figes, mais personne n'en possède. L'appel arrive et enfin le coucher. 28ème jour.

Vendredi 15 janvier

J'ai moins bien dormi mais suis quand même reposé. Ce matin je ris de bon cœur car Marosy qui voulait resquiller a été vu et force lui fut de se contenter d'un seul jus. Lui qui criait tant contre moi hier est à son tour puni. Le second appel passé, je pars rendre visite à la chambrée Figueras.

Il est arrivé 10 bleus au cours de la nuit. J'achète 1/2 kg de figes pour calmer ma faim et à 11h 1/4 nous descendons au patio. Là, je prends un café au lait avec James et achète 3 sardines que j'épluche avant de remonter.

Je prends cette fois-ci un lait bien chaud et achète un pain de figes de 1 peseta pour manger avec mon lait. C'est excellent. Nous remontons et, à la porte d'entrée je touche le pain de chaque jour que je partage avec Maura.

La soupe arrive moins bonne qu'à l'habitude. Nous installons James et moi la couverture afin de faire la sieste quotidienne. Elle ne dure pas très longtemps car un type m'écrase les pieds ainsi que le tibia de mon copain. Je commence de nouveau à somnoler quand une seconde fois le fait se reproduit. Nous abandonnons l'idée de dormir. Voici maintenant le café au lait qui arrive. Je donne une peseta à James qui va prendre 2 bons jus. J'emprunte à Henry un morceau de pain et fais ainsi un petit repas.

Puis c'est au tour des inscriptions pour le tabac. 1 paquet de cigarettes et 8 cigares, le tout 2 pesetas 10.

Nous voici aussi en quarantaine pour 3 jours je crois, car plusieurs d'entre nous ont des habitants. Poux, puces, punaises et morpions ont fait depuis plusieurs jours leur apparition.

Enfin, le barbier de la prison vient s'installer dans notre pièce et pour la 1ère fois depuis mon arrestation je me fais raser. Et chose rare c'est le capitaine Hugues qui me savonne le visage. Maintenant je suis frais et rose. Je demande 2 pesetas à James car je lui ai confié 32 pesetas pour le pain. Il me les donne sous promesse de les lui rendre. Je cours acheter un pain de figes de 250g puis un peu plus tard un de une peseta et pour terminer 3 sardines. Le tabac touché, je vends le tout pour 11 pesetas et rembourse le dû. Je reprends un nouveau pain de figes de 250 grammes. L'heure s'avance et pour la première fois depuis son arrivée James prend une douche. Enfin, la soupe arrive très bonne cette fois-ci. En attendant l'appel je discute avec les Espagnols dans le couloir. Parmi ceux-ci, chose étonnante, il s'en trouve un qui connaît Fontainebleau. Nous bavardons assez longtemps ensemble puis c'est l'appel et nous nous séparons. L'appel passé je visite un atelier de modelage et les Espagnols, très gentils, m'invitent pour le lendemain. Enfin je me couche. 29ème jour, coup de pied au cul.

Samedi 16 janvier

J'ai bien dormi quoique très peu de temps. Ce matin j'ai essayé de prendre une douche, mais c'est impossible. Je me contente donc de me laver le visage et pour la première fois les dents. Le jus arrive. Maintenant des Espagnols viennent nous dire de passer à la désinfection. La sortie quotidienne est supprimée et la cantine monte à domicile si l'on peut dire. J'achète 500 grammes de figes, 1 kg d'oranges, 2 torons, 3 sardines. Je mange mes sardines avec les figes car le pain est rare.

Puis la soupe arrive et enfin le pain. J'ai un copain espagnol qui est cousin de Danièle Darrieux. L'après-midi je vais voir mes autres amis Espagnols à l'atelier de moulage et puis ainsi admirer leurs œuvres. Je cause avec un Catalan du bureau, très chic. Nous n'avons encore été appelé à la désinfection. La soupe arrive, puis l'appel. Je retourne à l'atelier jusqu'à l'extinction des feux. Il doit encore arriver 150 types de Figueras et le Gouverneur est parti avec le vice-consul à Madrid. Dernier bobard, tous les ressortissants Anglais seraient libérés. 30ème jour.

Dimanche 17 janvier

J'ai bien dormi et mes bras n'ont pas été ankylosés car James et moi n'avons plus John à nos côtés. Nous sommes moins serrés, et j'ai emprunté un pardessus pour la nuit.

John a déserté notre coin à cause de l'Arabe. Ce matin l'appel a eu lieu 4 fois et à chaque fois une surveillance venait s'ajouter à celui de service. Le jus arrive enfin. Il est 8h ½.

Je profite d'un instant pour faire ma toilette car les lavabos ne sont jamais libres. Nous ne sortons pas et la cantine est de nouveau installée dans le couloir. J'achète 4 torons, ½ orange, ½ figues.

A midi l'ordre nous est donné d'évacuer la salle où nous couchons. J'installe notre couverture dans le couloir juste sous une fenêtre sur le rebord de laquelle j'installe mes chaussures et ma gamelle. De cette fenêtre, je puis voir Gerone et de charmantes señoritas qui passent dans la rue. Plus loin un match de football a lieu. J'admire aussi le paysage qui est très joli.

Le pain arrive, puis la soupe. A 2 heures, je suis désigné avec 19 autres camarades pour passer à la désinfection. Nous nous déshabillons et mettons nos vêtements à l'étuve. Puis c'est la douche glacée. Je suis frictionné avec une solution de sublimé et ensuite je vais me chauffer près de l'étuve, en attendant la fin de la désinfection.

Nous rions de voir la tête de Thorez qui se fait tout d'abord raser les poils car il est rempli de bestioles, puis passer ensuite à la douche. C'est un supplice pour lui qui ne s'est pas encore lavé une seule fois depuis son arrivée. En attendant d'avoir nos vêtements nous causons de sport avec Marcueil (?).

A 5 h ½ les vêtements sont sortis de l'étuve et nous pouvons nous vêtir. Nous retournons ensuite dans notre ancienne pièce. Là, je commande 2 torons, 500 gr tomates et 3 sardines que je mange après la soupe, j'ai prêté en outre 2 pesetas à Fournier (?) et James m'a rendu mon argent car nous n'avons rien pu avoir. Enfin, l'appel passé, nous pouvons nous coucher. Je m'endors avec bien du mal mais 2 heures plus tard je suis réveillé par l'arrivée d'un nouveau groupe. Il en sera ainsi à minuit. Nous sommes serrés sur la couverture car maintenant Randel (?) couche avec nous. 3^{ème} jour.

Lundi 18 janvier

Comme la nuit avait commencé de même elle finit. A chaque arrivée de groupe, je suis réveillé et maintenant il est impossible d'aller aux W.C., tellement le chemin est encombré. Je suis réveillé par Henry qui gueule ne pas avoir de place alors que c'est lui qui encombre ma couverture. Je le remets à sa place, mais ne peux me rendormir. Enfin, voici le réveil qui sonne puis l'appel et à 8 h ½ le jus. Maintenant les types de Figueras qui avaient couché dans notre pièce réintègrent leurs pénates et tout le monde retrouve son ancienne place.

La cantine s'installe à nouveau dans le couloir, mais il n'est vendu que du lait. J'en achète pour 0 frs 50. Enfin, chose heureuse, la sortie est autorisée. A la cantine, je bois un lait bien chaud, tout en mangeant un pain de figues de 2,20, puis 5 torons et de nouveau je prends un café car le lait est liquidé. Nous remontons et la soupe arrive, servie dans le couloir, et enfin le pain. J'ai réussi à acheter 2 pains pour 8 pesetas. Maintenant je n'ai plus que 4 pesetas. Le commandant Léon nous met au courant de la situation financière de la caisse d'entraide. Puis c'est au tour du commandant du Breuil à faire une déclaration. Des Français ont reçu hier des lettres écrites en leur langue et ne les ont pas rendues. Résultat : toutes les lettres non écrites en espagnol seront déchirées avant d'être remises à leurs destinataires et cela par la faute de 4 imbéciles. La cantine arrive enfin et j'achète 1 kg d'oranges que je partage avec James.

Et voici la soupe qui arrive aussi peu épaisse qu'à midi.

Avant d'aller se coucher j'ai une discussion avec un Polonais qui veut prendre une de nos places. Puis l'appel fait, je vais avec mon ami John dire bonsoir aux Espagnols, et c'est enfin le coucher. Au cours de la journée les Espagnols ont évacué les Arabes dans le couloir. 32^{ème} jour

Mardi 19 janvier

J'ai bien dormi quoique la chaleur n'ait pas été reine. La matinée s'écoule monotone, coupée seulement par le nouveau bobard lancé depuis deux ou trois jours et selon lequel nous devrions partir pour une destination inconnue à la fin de cette semaine ou alors au début de l'autre. Nous descendons et je dépense les pesetas qui m'étaient dues en achetant 2 pains de figues dont je partage un avec James et 1 sardine également partagée.

Nous remontons et voyons Cetran (?) qui revient de l'hôpital. Il arrive 2 bleus. Nous sommes maintenant 362. Un voleur vient d'être pris et son nom donné publiquement. C'est Fantin (?) ce type râlait tout le temps sur les Canadiens et il mangeait sans cesse, certainement les produits de ses vols. Comme punition les pesetas qu'il touchait de la caisse lui sont supprimées. Juste châtiement. Le reste de l'après-midi s'écoule toujours monotone. J'emprunte 1 pesetas à Fournier, puis un autre à Clair pour acheter 2 pains de figues. La soupe arrive à 7 heures et, après l'appel, le coucher. 33^{ème} jour.

Mercredi 20 janvier

J'ai bien dormi étant maintenant habitué à la douceur du carrelage. A 10 h ½, une bagarre éclate dans le couloir entre types de Figueras à propos d'une discussion sur les Juifs. Un Juif casse par derrière une assiette sur la tête d'un des antagonistes. J'arrive juste à temps pour voir la main armée de l'assiette. Il en résulte un p(.....) 2 et 3 appels car les prisonniers espagnols sont allés chercher l'officiel et ce dernier veut connaître à toute fin le coupable.

Un de mes camarades au cours d'un de ces appels me marche sur le doigt de pied avec une telle force qu'en regardant un peu plus, je m'aperçois que le sang est répandu sous l'ongle. Enfin le coupable de la bagarre se dénonce et est emmené au cachot où là il réfléchira sur les conséquences de son geste honteux.

Nous descendons au patio. Là, avant de rompre les rangs, le directeur suivi d'un interprète qui répète ses paroles en français et en anglais nous déclare que, tous les étrangers connaissant une personne en Espagne pouvant se porter garant d'eux, seront libérés. Mais aucune question de départ pour un camp.

Coups de poings de l'official

J'emprunte 6 pesetas à Mora pour acheter avec James $\frac{1}{2}$ kg de figures et 5 sardines. Les figures sont mangées dans la cour et, en attendant l'heure de remonter, nous épluchons nos sardines. Puis, c'est l'heure de la soupe qui sonne, et nous réintégrons notre chambre. La soupe est mauvaise, heureusement que le pain arrive et nous le mangeons avec nos sardines. Je me couche jusqu'à l'heure de la soupe. Je me lève néanmoins entre-temps pour voir un Arabe se faire pincer en train de voler des figures. Au cachot.

La soupe arrive aussi mauvaise qu'à midi. J'ai le noir. Enfin l'appel passé, au lit. 34ème jour.

Jeudi 21 janvier

Ai bien dormi et suis réveillé au milieu de la nuit par James qui rêve voir le directeur nous visitant. Je songe aussi à Mora qui a été libéré hier soir, juste après la soupe. Quel veinard ! Nous apprenons que Giraud est Président du Conseil en Afrique. Des commentaires sur le départ sont plus nombreux que jamais, chacun émettant son point de vue.

Les étourdissements et tiraillements de mon estomac vide sont de plus en plus fréquents et, malheureusement, je ne suis pas le seul à être ainsi. Enfin, nous descendons au patio, mais de voir manger ceux qui ont de l'argent nous forcent James et moi à emprunter 2 pesetas 20 à Clair pour acheter un pain de figures. Enfin, espérons que les 50 pesetas de notre gouvernement vont arriver.

Un officier des gardes-civils ainsi que le directeur inspectent la cour et visitent les sentinelles de garde. Je parle avec un comptable espagnol et apprend qu'un abus de confiance scandaleux a eu lieu ces jours derniers. Un étranger a usurpé le nom d'Henry Amat pour toucher 150 pesetas. Voici donc l'explication du lent passage qui fut fait ce matin avant de rompre les rangs. Puisse le voleur être retrouvé.

La soupe sonne et il est l'heure de remonter. Dieu qu'elle est mauvaise, chaque jour un peu plus. Je me couche et dors jusqu'à la soupe du soir. J'apprends avec stupéfaction la mise en liberté des frères Godin and Godin. Avec James qui se rappelle tout à coup l'existence d'un Espagnol avec lequel il avait franchi la frontière, et interné lui aussi à la prison, je

recherche ce dernier pour lui demander de bien vouloir écrire à ses parents afin de nous obtenir un certificat de garantie. Mais impossible de le voir. Raser se fait pincer avec 2 boules de pain, mais heureusement l'official est chic.

Une bagarre éclate dans les W.C. de Figueras, entre un Arabe et un blanc à propos de cigares. Les adversaires sont séparés. L'appel sonne et au plumard. 35ème jour.

Vendredi 22 janvier

Je ne puis dormir et à 2 heures du matin me rappelant l'ami de Barcelone dont Joseph m'avait parlé, je me mets à lui écrire. Espérons que je réussirai à sortir d'ici. J'écris ensuite sur ce cahier mes impressions de la journée d'hier et attends impatientement l'heure du lever. Les puces, malgré la désinfection n'ont pas disparu et je ne suis pas le seul à être dévoré. Enfin, le réveil sonne, puis l'appel et enfin le jus.

Je donne ma lettre à transcrire en espagnol à Fournier. Les Canadiens sont appelés, mais ce n'est pas encore pour toucher. Une simple signature afin que les vols ne se reproduisent plus. Au cours de cette opération, le voleur des 150 pesetas se fait prendre. C'est un type de Figueras nommé Ralph Eimenmann. Il fut d'abord reconnu et sa main tremblait tellement qu'il ne pouvait signer. Mon ami le chef comptable était heureux car son flair d'ancien policier ne l'avait pas trahi et l'argent retrouvé.

Nous ne toucherons nos 50 pesetas que demain, quelle déveine, j'emprunte de nouveau 40 cent. pour acheter un timbre poste notre pièce étant dispensée pour aujourd'hui seulement du timbre de sortie de 1 peseta. Tout le monde va signer afin qu'un exemplaire de leur signature reste au bureau. Le directeur de la prison vient, avec l'aide d'un interprète, nous dire que tous les étrangers ayant assez d'argent pour vivre au dehors seraient libérés et qu'ils devaient en avertir le gouvernement. Il pleut.

Nous remontons.

Le pain arrive, puis la soupe, nouveau lavement. Nous restons couchés tout l'après-midi. Après la visite du consul, ce matin Gutenberg fils est libéré. A peine dormons-nous depuis une demie heure qu'un brouhaha nous réveille. Les Américains et plusieurs Français touchent 2 couvertures par tête de pipe du consulat américain. Les poux me grattent et je descends à la désinfection. Enfin, la nuit arrive et avec, la soupe. Un peu meilleure que le midi.

Mais voici une liste de pesetas qui arrive. Ce sont les Américains qui, pour la première fois, touchent. Et, après l'appel voici enfin le coucher. 36ème jour.

Samedi 23 janvier

Bien dormi et une nouvelle journée va commencer avec un peu plus d'espoir quant à la libération.

Des prisonniers français nous disent qu'un accord vient d'être signé avec l'Angleterre, l'Amérique et l'Espagne pour la libération de tous les prisonniers. En Afrique, tout va bien, tant mieux.

La matinée se passe comme à l'habitude, monotone. A l'heure du patio je descends à la désinfection pour prendre ma douche, mais mes vêtements n'étant pas encore désinfectés, je préfère attendre l'après-midi. Des bleus, environ 15, sont arrivés, et attendent la tonsure. Nous touchons nos 50 pesetas dans la cour.

J'achète 2 pesetas 20 un pain de figues que je dévore tellement ma faim est grande. Je rembourse mes dettes. Nous remontons et la soupe arrive. Je descends à nouveau en bas pour prendre une douche.

Là les Espagnols me donnent 3 louches de soupe, un véritable ragoût, très peu de jus mais beaucoup de légumes puis 4 morceaux et un bon ½ litre de café au lait que je bois, ma douche prise.

Il y a longtemps que pareil festin ne m'est pas arrivé. La douche est excellente et après m'être vêtu, je discute avec les bleus dont l'un veut s'engager à la *Banderra*. Je remonte et vais au théâtre que nos camarades ont improvisé dans la pièce voisine. Très bien réussi et Jean-Jacques Vital est la vedette. La cantine arrive et j'achète 1 pain de figues de 2 p. 20. et 2 sardines. Ensuite, à 6 h 45 la soupe, puis l'appel et au lit. 37ème jour.

Dimanche 24 janvier

Ai très bien dormi et à 8 h ¼ à l'heure du jus, l'on vient nous dire d'aller à la messe. Puis contre ordre maintenant c'est à 9 h ½, à l'heure que l'aumônier nous avait dit hier. Pour la 1ère fois, le directeur et sa suite y assiste.

Nous descendons au patio à 11 h. et j'achète 2 pesetas de figues et 1 lait plus 2 *torons*, coût : 3 pesetas 85. L'interprète arrive avec des *estancias* en demandant la justification des demandes. Nous remontons et la soupe arrive, bonne cette fois-ci.

Pour la 1ère fois, je fais la cantine avec Henry et James. Nous nous en tirons à notre honneur, pas un centime de perte. Pas de pains de figues et nous redescendons une seconde fois pour prendre des oranges à la place. J'achète une limonade 0.50 puis un lait avec du sp. I. 2 pesetas de figues et 1 *toron* = 4.85

La cantine vient d'être terminée que la soupe arrive. C'est James qui est surveillant. Un lait 0.50 enfin l'appel passé, au paddock. 38ème jour.

Lundi 25 janvier

Bien dormi et avons ce matin eu tous les fonds de gamelles du jus. James est encore surveillant. Maintenant j'attends l'heure du patio. Je suis remboursé de 2 pesetas que j'avais prêtées hier. Nous descendons au patio. J'achète 2 pesetas de figues, puis nous remontons. L'après-midi, je relève, avec James, les noms pour la distribution de tabac. 2 paquets de cigarettes

pour 1 p. 70. Une heure plus tard, je le distribue. Ensuite, je vais au théâtre organisé par des types de chez nous. Très bien réussi. La soupe arrive et au plumard. 39ème jour.

Mardi 26 janvier

Bien roupillé et une nouvelle journée s'annonce. Lorsque nous étions au théâtre hier, 115 types de Figueras sont arrivés et c'est un chambardement sans nom que l'installation de tous les types éjectés de notre ancienne pièce. Dans notre pièce, à l'appel, ce matin, nous étions 101 et c'est un véritable champ de bataille que l'on croit avoir sous les yeux. La matinée s'écoule toujours aussi calme et j'achète dans la pièce 125 gr. de *toron* gras pour 3.50. c'est délicieux et je suis si bien bourré que je n'achète rien à la cantine.

L'après-midi, je relève une nouvelle liste de noms avec James et Neymann cette fois-ci pour le chocolat. 4 morceaux pour 0.70 et la distribution n'a lieu qu'une heure plus tard. Et cela emploie notre temps, nous donnant ainsi un heureux moyen de ne pas s'ennuyer. Une simple erreur de 2 morceaux au détriment de James.

Le reste de l'après-midi s'écoule rapidement et la soupe passe, puis l'appel, qui se renouvelle 3 fois et enfin le coucher. 40ème jour.

Mercredi 27 janvier

Un peu moins bien dormi qu'à l'habitude car nous sommes serrés. Je vends à un Juif, car il n'y a que cela, un paquet de cigarettes pour 4 pesetas. Puis nous descendons au patio où, à force de prendre un tas de commande pour mes copains, je me fais empiler de 1 p.

Mais c'est la première et dernière fois. J'achète pour moi 1 peseta de figues et 1 d'amandes plus 1 lait avec 3 petits gâteaux pour 1 peseta. A 1 heure nous remontons et apprenons qu'un type de notre pièce vient d'être libéré. Hier c'était 14 Polonais. L'après-midi s'écoule comme à l'habitude. Le rab de soupe nous est maintenant distribué mais c'est d'abord aux artistes puis aux Espagnols et il n'y en a pas beaucoup.

Un Arabe a été giflé d'une manière magistrale par l'officier car il avait plongé sa main dans la gamelle. A voir les Arabes l'on s'imagine une bande de vautours s'abattant sur un cadavre. De nouveau, déménagement.

Les artistes vont dans une pièce que les Espagnols ont évacuée et ceux qui encombraient le chemin retournent dans le couloir. Enfin c'est la soupe qui arrive, surveillée par un « official » armé d'une matraque en caoutchouc de taille respectable et après l'appel, c'est l'heure de dormir. 41ème jour.

Judi 28 janvier

Très mal dormi et trop serré Henry et 22 autres Hollandais doivent partir aujourd'hui, j'hérite d'une culotte, d'une cuillère en fer et d'une

gamelle neuve, coup de poing par l'officiel. Je vends mon 2ème paquet de cigarettes à peine 4 pesetas, libre à le lui racheter plus tard. Au patio, j'achète 3 pesetas de figues et 1 peseta d'amandes et la soupe sonne. C'est l'heure de remonter. Henry et ses copains ne sont pas encore partis. La soupe est bonne, mais pas de rab.

Comme tous les après-midi je fais la sieste, j'achète une chemise, mais m'étant ravisé je la vends à l'Arabe. Le commandant Léon nous annonce :

1-l'état de la caisse,

2-objets trouvés

3-que l'officier est content de notre tenue à l'arrivée de la soupe.

Le reste de la journée s'écoule toujours aussi monotone. La soupe est bonne et maintenant au lit. 42ème jour.

Vendredi 29 janvier

Bien dormi et dois 65 centimes à Conel. La matinée s'écoule comme à l'habitude. 5 Hollandais partent Henry et ses copains restent une journée de plus. Emprunte 2 pesetas au commandant Léon au patio pour acheter 1p.50 figues et 0.60 amandes. Soupe bonne.

La sieste jusqu'au soir. 3 Polonais et un Français de 16 ans libérés. Soupe bonne. Ce matin, nous avons bien ri au patio. Le tambour nous accompagne quand nous quittons la cour. 43ème jour.

Samedi 30 janvier

Bien dormi et reste couché jusqu'au patio. Aucun incident notable. La soupe est bonne, la faim aussi et je ne dois toucher mes pesetas que lundi. L'après-midi, l'on ramasse les pesetas de ceux qui en possèdent car la prison a un nouvel administrateur et les billets doivent être changés. Il y a eu dix libérations : Belges, Polonais mais les Hollandais sont encore ici. Mr Picard est du groupe des libérés. Nous nous déplaçons d'un cran. Bonne nuit. 44ème jour.

Dimanche 31 janvier

Je n'ai pas bien dormi et termine malheureusement le 1er mois de l'année en prison. Ce matin, dans le patio, le nouvel administrateur nous est présenté au son du tambour, comme de bien entendu. Pas de cantine aujourd'hui. La faim est grande. Les pesetas prises hier soir sont remboursées. Soupe bonne. Aucun incident notable au cours de la journée. Je suis allé à la messe ce matin. Si, un bobard 55 Anglo-Canadiens doivent être libérés et la liste est chez le gouverneur. D'autre part, entrevue entre le gouverneur et les consuls de France et d'Angleterre et le consul général des Etats-Unis. Sujet de la discussion, notre libération à tous. Soupe bonne. Relins nous prête à James et moi 1/2 boule de pain. Bonne nuit. 45ème jour.

Lundi 1er février

Commence le 2ème mois de l'an 1943, par une mauvaise nuit. Ce matin, cela barde. L'appel va mal. L'officier gueule. Il manque aussi 16 rations de jus et les non bénéficiaires auront double ration de soupe à midi. Nouveau bobard : 30 types doivent être libérés aujourd'hui. Nous ne devons toucher que mercredi. Je fais la sieste comme à l'habitude. La faim me tenaille l'estomac de plus en plus et les vertiges. La soupe arrive, bonne, et après l'appel au paddock. 46ème jour. Du : 2 p.10.

Mardi 2 février

Bien dormi et vais à la messe. Au retour, je trouve tout le monde en effervescence. Je me fais expliquer les raisons et apprends que la grève de la faim est acceptée à la majorité. Le commandant mis au courant, décide d'envoyer quelqu'un voir le directeur. C'est un avocat du barreau de Paris qui va le voir. Les revendications sont les suivantes :

1°) Sommes-nous prisonniers de droit commun ou prisonniers politiques ?

2°) Sommes-nous en camp de concentration ou en prison ?

3°) Possibilités de voir les consuls librement ?

4°) Possibilités de communiquer avec la Croix-Rouge et de recevoir des colis, et d'écrire à l'étranger ?

5°) De pouvoir avoir à la cantine des repas substantiels ?

6°) D'avoir de l'eau plus longtemps ?

Les réponses nous parviennent après la soupe. Oui pour les demandes N°s 4 et 5. Sommes en camp de concentration et prisonniers de droit commun. Pour les consuls cela dépasse les possibilités du directeur et quant à l'eau c'est la pluie qui manque.

Nous sommes satisfaits et une liste est dressée pour les Croix-Rouge des différents ressortissants et une lettre collective sera expédiée à ces Croix-Rouge. Le barbier arrive.

Un Américain libéré. Hier, un Français et les Belges reçoivent une couverture, aujourd'hui un repas de leur consulat. Le moral est mauvais depuis plusieurs jours. Tout est calme jusqu'à l'heure de la soupe. La distribution du rab, faite en présence de l'officiel est assez mouvementée. Ce dernier frappant à coups de ceinturon les personnes se trouvant devant lui. 1 libération. 47ème jour.

A six heures j'ai écouté une conférence de M. Kaiser sur l'après-guerre, la période qui s'écoula de 1919 à 1930. Très réussie.

Mercredi 3 février

Bien dormi et descends à 9h 1/2 à l'infirmerie pour prendre une purge de So4 Na. Espère toucher mes pesetas aujourd'hui. Ne descends pas au patio et voit le départ de Paturon libéré. Pour la 4ème fois, depuis mon entrée à la prison, je retourne à la désinfection. Je touche à 6h 1/2 mes 50

pesetas tant désirées. Achète une livre de figues et mange 3 soupes plus 1/2 litre de lait à la désinfection avec mes amis espagnols. Je leur offre des figues n'ayant rien d'autre pour les remercier de leur gentillesse. Monte ensuite me coucher. 48ème jour. Rembourse mes dettes.

Jeudi 4 février

Aujourd'hui anniversaire de la prise de Gerone par les troupes fascistes. Commence la journée à 4h du matin et écris en attendant le réveil. A 10h je fais avec le Goff la liste pour descendre à la cantine, et c'est un véritable sport que de rendre la monnaie car il n'en existe presque pas.

Le chef de service nous rappelle avec une certaine intonation dans la voix que nous sommes en prison et de ne pas l'oublier. J'achète une pipe 3 pesetas, 1,75 de figues, 0,60 d'amandes et un lait 0,75 et hier soir 4 pesetas de figues. Je verse 7 pesetas au commandant pour les sans argent. J'achète aussi 9 sardines et mange 3 soupes à midi. Ensuite, l'argent dû est rendu à ses propriétaires et je pars écouter la conférence très réussie du capitaine Hugues sur l'aviation et les bombardements. Puis j'ai une histoire avec un Arabe qui m'emprunte 2 pesetas et ne me les rend pas. Le reste de l'après-midi se passe calmement. La soupe, puis l'appel passent et bonne nuit. 49ème jour.

Vendredi 5 février

Très bien dormi et commence aujourd'hui ma 50ème journée de détention. Rien à signaler, ce matin. Au patio, j'achète 250 g. de figues 1,75, 1 pain de figues 1,10 3 sardines 0,90 et 0,60 d'amandes. Je donne 2 sardines à Walker qui maintenant me doit 0,15 et Fournier m'emprunte 4 pesetas. La soupe est très mauvaise. Pas de légumes s'y trouvent. Journée calme. R.A.S. 50ème jour.

Samedi 6 février

Bien dormi et réveillé la nuit pas Sourdès qui est malade. Achats, hier soir 1 livre de figues 3p.50 et 1 cahier 1p.60. Ce matin, au patio, 1p.75 de figues 0,60 d'amandes, 3p.50 saucisson et 1p.50 oignons. R.A.S. sauf 14 libérés 7 Polonais et 5 Belges. Soupes mauvaises. Commence à apprendre l'anglais sous les ordres de M. Lerant à la salle I

La soupe est toujours de plus en plus liquide et après l'appel, au lit. 51ème jour.

Dimanche 7 février

Bien dormi et assiste à un match de football. L'équipe bleue gagne par 12-7. Pas de cantine, mais achète néanmoins 2p. saucisson, 1,75 figues, 0,60 d'amandes et 0,55 un pain de figues coupé en deux. Cours d'anglais de 2h 1/2 à 3h 1/2 et explication ensuite par M. Brandin. R.A.S. 3 malades. 52ème jour.

Lundi 8 février.

Bien dormi et achète au patio 1 peseta saucisson, 1p.75 figues, 0,60 amandes. R.A.S. Après-midi, cours d'Anglais. R.A.S. 53ème jour. Jodi libéré.

Mardi 9 février

Bien dormi et suis malade, coliques, diarrhée et maux de tête. Peut-être les 2 pains de figues et les 500 g. de figues qui me rendent malade. Achat 1 peseta saucisson et 1/2 boule de pain. R.A.S. Plus que 2 pesetas et j'achète avec 2 torons. Je descends à l'infirmerie toucher 1 chemise du consulat. Puis un peu plus tard 50 pesetas et ensuite un caleçon. R.A.S. Tout est calme. 54ème jour. Cours d'Anglais.

Mercredi 10 février

Bien dormi mais j'ai toujours des coliques. Achat 2 sardines 0,60 et 1p.50 oignons. R.A.S. Conel me donne un comprimé d'Alunozal. Achète, après le cours d'Anglais 3 torons et une sardine. R.A.S. 55ème jour.

Jeudi 11 février

Bien dormi et couche pour la 1ère fois sans mes culottes. Rehus a la figure enflée. Les Américains touchent T.V.B.

Au patio, j'achète 2 pains de figues à 2,20 et 4 sardines. 26 Français sont libérés dont Citroën, Léon et Valenzi. Le soir, écoute la causerie de M. Kaiser sur la 3ème République et vais ensuite acheter 2 torons de 1 peseta et 1 kilo d'oranges. R.A.S. 56ème jour. Cours d'anglais.

Vendredi 12 février

Bien dormi et tue des poux trouvés dans mes vêtements, mais je ne descends pas à la désinfection. Je tiens à mes cheveux. Beaucoup de Français sont appelés par leur consul. Un bruit circule. Les Anglo-Canadiens et les Américains ne seront libérés qu'après avoir été dans un camp de concentration. Ne recevons pas notre repas commandé avant hier. L'après-midi R.A.S. 57ème jour. Anglais.

Samedi 13 février

Bien dormi et fais des rêves abracadabrants. Je prends un bain de soleil au patio. Une liste d'une vingtaine d'Anglo-Canadiens vient d'être lue. Pour la première fois enfin des Canadiens sont libérés au nombre d'une vingtaine parmi lesquels Mulgrerw, Sourdès. Juste avant la soupe c'est au tour de mon excellent ami Brandin d'être libéré avec Lamy et mon prof d'anglais M. Lorant. Attendons avec confiance l'heure de la libération. Achète à John Conel la moitié de son pain de figues pour terminer notre repas qui vient d'arriver. Dans le courant de l'après-midi. R.A.S. sauf le soir un nouveau départ de 7 Polonais déclarés Canadiens. 58ème jour.

Dimanche 14 février

Bien dormi, prends des leçons. Prêté 5 pesetas au copain de Henry. Conférence de Gérald sur la cosmétique. Très bien.

Sous la direction de John Conel voleurs pris et leurs noms livrés. R.A.S. dans la journée. Repas du midi : riz, porc, mandarine et l'orange. 59ème jour.

Lundi 15 février

Bien dormi. Anglais, libération Lecache, Mantou, Canio et le soir 7 Belges. Repas du midi : pois chiches et choux-fleurs, œuf et bifteck. Soupe mauvaise⁵. Conférence du Kaiser sur l'histoire de France de 1894 à 1914. 60ème jour.

Mardi 16 février

Bien dormi et un vent violent souffle. Achat depuis hier plusieurs pains de figues et 1 kilo oignons. Pas de repas à midi. 19 libérations dont Rundel, Gutenberf, Traubé. Il fait froid. Continue d'apprendre l'anglais. Dernières nouvelles, les Allemands évacuent Rostov, Kharkov et l'on se bat à l'ouest de Koursk. Pris 500 g. de « torons » à Delpi ; 3 savons. 61ème jour.

Mercredi 17 février

Bien dormi, achat 3 p. de figues. R.A.S. sauf à 6 heures du soir où 20 libérations dont Du Breuil, Hugues, Broca, Marosi, Torrès et Kaiser. Hérite de l'assiette du commandant. 62ème jour.

Jeudi 18 février

Bien dormi, avons un nouveau commandant. A qui le sort dira de partir aujourd'hui ? Un bobard circule maintenant 50 000 pesetas seraient déposées au bureau pour les Anglo-Canadiens. Où l'on reparle de Miranda. Espère avoir des nouvelles de Brandin. 63ème jour.

Jeudi 18 février

Bien dormi et ce matin 18 Américains sont libérés avec et sans garant dont Mèreuil, Clair. Repas : poisson, pommes de terre, pois chiches et pain et 3 oranges. Le soir, Henry et 5 de ses camarades sont libérés. Tant mieux et quelle joie pour eux ... et pour nous qui voyons approcher la liberté de plus en plus. Lavaux reçoit une lettre de notre excellent ami Brandin qui ne nous a pas oublié. T.V.B. 64ème jour. Achat : 1 livre de figues à 2 - 1 pain de figues

Vendredi 19 février

Bien dormi et à qui le tour de sortir aujourd'hui ? 7 Polonais libérés R.A.S. L'après-midi, aubaine inespérée, nous touchons maintenant chaque semaine 135 pesetas. En attendant que de nouveaux billets soient imprimés, l'on nous distribue 50 pesetas. J'achète 1 toron et des pains de figues. Bonne nuit. 65ème jour.

Samedi 20 février

Bien dormi, les indigestions sont nombreuses. R.A.S. aucune libération, achat : un pantalon 10 pesetas et des torons, oranges, lait, pain figues. Tout le monde est de nouveau fauché. T.V.B. 66ème jour.

Dimanche 21 février

Bien dormi, achat *toron*, pain de figues. Attends pour rembourser d'avoir les 5 pesetas dues. T.V.B. Pas de libération. Au moment du coucher une blague qui devrait être du roman et dont les Marseillais pourtant si galejeurs sont supplantés vient d'arriver. Un officier vient nous réclamer la clé de la porte qui a été volée. Ce sont les termes de la demande qui sont amusants. *Un prisonnier s'est amusé à voler la clé de la porte principale, je le supplie de la rendre.* Pas mal pour une prison. Vraiment l'on aura tout vu. 67ème jour. Lettre de Brandin.

Lundi 22 février

Bien dormi. Aucune libération. L'après-midi je touche les 75 pesetas dues. R.A.S. beaucoup de dépenses. 68ème jour. Tabac 1.30.

Mardi 23 février

Bien dormi R.A.S. mangé le *toron* commandé depuis plusieurs jours avec mon pain et 1p 75 de lait. Suis bourré. 69ème jour.

Mercredi 24 février

Je dégueule 2 fois dans le courant de la nuit mais dors très bien T.V.B. Je mange plusieurs *torons* et Kos d'oranges. Une trentaine de Français sont libérés et partent demain ; Funlt, Razner, Lelièvre, Grassi en font partie. 70ème jour.

Jeudi 25 février

Bien dormi. Les Français partent après le second appel. R.A.S. Libérations. 71ème jour.

Vendredi 26 février

Bien dormi. Ce matin les libérés d'hier soir partent. Parmi eux se trouvent Delpi, les 2 Pintot, Turbey et St Romain auquel je confie une lettre pour Brandin, Basmt et d'autres encore T.V.B. Avons tous bon espoir

⁵ Incertitude quant à l'ordre des phrases.

quoique ne s'attendant pas à être libérés avant plusieurs jours ou semaines. Reçois des coups de ceinturons dans les reins de l' officiel. 72ème jour.

LIBÉRATION

Samedi 27 février

Très mal dormi. Oh ! Joie immense, et instant inoubliable. J'apprends ma libération au moment où je m'y attendais le moins. James, Robert et Nathan se précipitent sur moi, me congratulent, m'annoncent ma libération, chose à laquelle je ne crois pas, ceci va sans dire. Je parle même 10 pesetas à Nathan mais voici l'homme-des libérations qui vient me déromper. Je ne suis quand même pas convaincu et ne le deviens que lorsque je reçois les 75 pesetas que l'officine me devait des 135 pesetas du consulat.

Je remonte prendre mes affaires et prendre les adresses de mes copains afin de parler d'eux au consul.

Maintenant je suis sur des charbons ardents tellement j'ai hâte de respirer l'air pur. Etre libre, ne plus se voir entouré de sentinelles⁶ et d'officiers. Finis les requentos, les bingas, à nous la belle vie. Je dis adieu à tous mes copains et leur promets de faire tout mon possible pour les sortir du pétrin. Je cache dans mon pantalon les papiers de mes copains croyant être fouillé à la sortie, mais non, cette dernière humiliation nous sera épargnée. Nos empreintes pour la levée d'écrou sont prises et après plusieurs demandes sur notre identité nous parvenons enfin à sortir. Je me paie auparavant deux derniers torons. A la porte de la prison, le Consul britannique nous attend avec un autocar dont les coussins nous paraissent délicieusement mous. Le premier geste consiste pour nous à respirer à pleins poumons nos premières bouffées d'air pur et d'élirer les bras. Le Consul nous offre des cigarettes et enfin nous partons. Sommes 19 libérés tous Canadiens et Anglais. Nous arrivons au Peninsular l'hôtel le plus chic de Gérone où un excellent repas nous est servi.

Puis, ensuite, nous faisons la tournée des pâtisseries et Dieu s'il y en a : crème chantilly, moka et toute la gamme des gâteaux y passe. Si bien qu'à la fin de la journée les 75 pesetas sont réduits à 25 pesetas. J'envoie des gâteaux à José, James et des chocolats à mes copains de la désinfection. De nouveau un repas exquis nous est servi et nous allons terminer la soirée au cinéma. Auparavant, à quatre heures nous étions allés au palais du Gouverneur chercher nos papiers. Nous couchons à l'hôtel du Centre. Qu'il est bon de dormir dans un lit moelleux, de sentir le frôlement des draps bien blancs, mais ce plaisir est un peu terni à la pensée des amis qui restent à la

prison couchant sur le sol. J'ai laissé à James Roberts ma chemise, ma serviette, gant de toilette, savon, chandail, couverture, mayonnaise et 20 pesetas. J'ai mal à la gorge.

Nous devons partir lundi matin à Barcelone la ville tant désirée et atteinte au prix de 2 mois et demi de tôle.

Dimanche 28 février

La nuit n'a pas été très bonne, mais je suis néanmoins très bien reposé. C'est de nouveau la tournée des pâtisseries. Il pleut. J'ai un violent mal à la gorge et reste couché toute la soirée et m'abstiens de manger le soir. Parlons demain matin à 7 heures à Barcelone.

Lundi 1er mars

Lever à 5 heures et à 7 heures prenons le train pour Barcelone coût 11 pesetas 60. Sommes contrôlés par un policier.

A 9 heures nous arrivons à Barcelone. Ville très jolie qui a souffert beaucoup de la guerre civile. Fais connaissance d'une Espagnole dans le train, hélas trop courte. Le consul nous attend et nous installe à l'hôtel Centice. J'ai comme compagnon de chambre William Sprarou, jeune homme très gentil.

Ensuite, nous allons au Consul britannique endroit très sympathique. Après les formalités de papier accomplies, nous touchons : savons de toilette, à barbe et dentifrice, brosses à dents, rasoirs, cigarettes Craven à 50 pesetas, caleçon, maillot de corps, chemise, chaussettes, cravate et un costume.

Nous avions auparavant été nous faire photographier afin d'établir nos passeports. Nous allons déjeuner ensuite à l'hôtel où un repas plantureux nous attend. L'après-midi nous nous promenons dans Barcelone, allons au port et faisons connaissance d'une Française qui nous offre un café au lait, une crème Chantilly et un gâteau. Des 50 pesetas touchées le matin même il en reste 2. J'ai acheté un cahier, un crayon et une paire d'espadrilles.



Paul à sa libération, Barcelone 1^{er} mars 1943. Photo de sa famille.

Nous avons vu les copains libérés avant nous et cela nous a fait plaisir.

⁶ Au dos de la page qui se termine par le mot *sentinelles* et dernière feuille de ce 2ème cahier se trouve une liste de près de 100 noms sur 4 colonnes, numérotés avec croix et bâtons. Bien sûr liste de prisonniers.

Mardi 2 mars

Bien dormi et je continue avec mes copains à me promener dans Barcelone, je vais au Consulat à 10 heures pour différents papiers régularisant notre situation vis-à-vis de la Jefatura de Policia. Nous revenons à midi pour manger, plus exactement à une heure. L'après-midi, je vais voir Brandin, Larry, Turbey et Saint-Romain et nous amusons avec la femme de chambre.

Le soir je fais connaissance de trois jeunes et jolies señoritas que moi et mes deux camarades devons revoir jeudi à 7 heures. Le soir, nous discutons avec les gens de l'hôtel. Il est 11 heures au lit.

Mercredi 3 mars

Bien dormi, ce matin nous allons à la Jefatura superior de Policia pour l'établissement de notre carte d'identité. Nous attendons notre tour jusqu'à 2 heures. L'après-midi, visite du quartier chinois, secteur d'amours faciles. Le reste de l'après-midi, nous allons nous promener à la Paseo del Gracia. Le soir, nous voulons aller dans un dancing au Boléro, mais par suite c'est de nouveau au quartier chinois visiter certaines maisons où l'on s'amuse.

A 2 heures et demie du matin enfin, nous rentrons nous coucher. Fais connaissance d'un Français.

Jeudi 4 mars

Bien dormi jusqu'à 10 heures. Ai rendez-vous avec le médecin du Consulat pour Glasbury. J'ai écrit d'ailleurs hier à Conel. Me promène de nouveau dans les rues.

A midi je vois le toubib et prends avec lui un café. Je prends de nouveau rendez-vous à 4 heures et demie au Consulat. Je me promène comme de bien entendu et, après être passé au Consulat, où j'apprends qu'un départ doit avoir lieu dimanche, je rentre à l'hôtel ayant mal à la jambe. Une arrivée de Français de Girona vient d'avoir lieu.

Vendredi 5 mars

Bien reposé et ma jambe me faisant mal je reste couché toute la matinée. Il pleut. J'ai vu Ramsay qui est venu prendre de mes nouvelles et nous a prêtés 10 pesetas. Pour ma part j'achète un pain, 1 peseta d'amanes grillées et ½ kilo d'oranges. Journée qui se passe comme d'habitude. J'ai vu Dubreuil, Mareuil, Chonchon, Hugues. Je dessine histoire de me dégourdir.

Samedi 6 mars

Journée s'écoule comme à l'habitude. Le soir quartier chinois jusqu'à 2 heures et demie du matin et police à 6 heures du soir. J'y attends mes papiers jusqu'à 8 heures surveillé au quartier.

Dimanche 7 mars

R.A.S. - Dessins. Un locataire de l'hôtel qui parle Français et est très gentil me donne un paquet de cigarettes presque plein. Nous nous promenons dans l'avenue du Général Franco et l'avenue de la Pasco Del Gracia. Promenade de tous les jours.

Lundi 8 mars

Journée qui est marquée par la paye des 50 pesetas et des *Craven A* ensuite nous touchons notre tabac. Il pleut. L'après-midi différents achats : couteau, gâteaux et autres choses. Coupe de cheveux et rasoirs. Ne sors pas le soir.

Mardi 9 mars

T.V.B. - Les pesetas sont en baisse. Rien de neuf. N'ai pas encore mes chaussures.

Mercredi 10 mars

Je reçois une lettre de John Conel et sommes bien embêtés quant à une bêtise de Jean l'Hôte dans une certaine Maison.

Jeudi 11 mars

Reçois aucune lettre. Le chat casse un carreau. Visite singulière à Jean.

Vendredi 12 mars

Rien de sensationnel, le chasseur nous paie à William et à moi un verre de vin de Xérès, Manzanilla et Malaga. Sommes un peu pompettes. Ai touché hier mes chaussures. Reçois une lettre de Brandin et y réponds de suite. Il nous arrive une histoire incompréhensible. Nous sommes, moi tout d'abord, et ensuite mes 3 copains accusés d'avoir volé dans une chambre voisine ½ fromage, du pain et du tabac. Le plus terrible c'est que le papier a été trouvé dans notre chambre.

Nous voulons aller au Consulat changer d'hôtel, mais Thomas nous en dissuade. Il s'en est fallu de peu que je casse la figure à ce sale boche. D'ailleurs je suis innocent de tout et tout le monde et la patronne elle-même me l'a dit que j'étais resté toujours en bas.

La bêtise que j'avais faite en riant à mes camarades est vraiment regrettable. Je les avais enfermés dans ma chambre et laissé la clé sur la porte. Or, quand le vol fut découvert la clé était vers la porte du volé. Il est extrêmement pénible de se savoir soupçonné. Le soir nous accompagnons Jean à son fameux rendez-vous afin d'éviter une chose qui nous paraît étrange. Il entre 4 soldats armés de leurs fusils et un inspecteur, aussi sentant venir ce que l'on redoute William, moi et Roberts nous réussissons à

emmener Jean. Sommes suivis par un gros bouffi de flic qui devrait au moins apprendre à filer quelqu'un. Ecri à Brandin.

Faisons une petite visite aux maisons particulières.

Samedi 13 mars

N'ai pas très bien dormi, cette histoire me turlupine. R.A.S. Je reste à l'hôtel afin d'essayer de prendre le voleur s'il récidive autre part. Quelle correction il recevra. D'ailleurs je soupçonne quelqu'un. Malheur à lui s'il est pris.

Dimanche 14 mars

Je vais ce matin à la messe avec William Sparrow. Attends avec impatience de toucher les 50 pesetas et les Craven'A. L'après-midi je vais avec Marius voir une course de toros. Très bien, mais aucune des mises à mort n'est parfaitement réussie. Mes copains ayant emprunté 33 pesetas et ayant le ventre trop rempli n'ont pu manger leur repas, aussi en ai-je profité et c'est le ventre bien rempli que je sors de table pour monter ensuite me coucher.

Lundi 15 mars

Oh! Jour heureux pour nous qui touchons 50 pesetas et des cigarettes. J'en profite pour acheter une valise de 28 pesetas et c'est tout. Nous allons à Montjuy et Jean se casse la binette en descendant du tramway. Un peu plus tard c'est à mon tour. Nous nous ennuyons car notre but n'est pas encore atteint. Le soir je vais au cinéma avec Jean. Les 2 films sont très émouvants. Chalut jusqu'à 3 heures du matin dans la chambre de William.(...) Les lits sont en portefeuille.

Mardi 16 mars

Rien de neuf.

Mercredi 17 mars

Je dors toute la journée avec Jean et William. Impossible de nous réveiller jusqu'à 7 heures et demie du soir. Il est à croire que nous avons pris un narcotique.

Jeudi 18 mars

Nous allons toucher notre tabac. William vend son pardessus 35 pesetas et hier Jean son pantalon 30 pesetas et Robert son pardessus 25 pesetas.

Vendredi 19 mars

Je mange une crème Chantilly et 3 gâteaux pour fêter la Saint Joseph. L'on vole dans le tramway 750 pesetas au boche qui nous accuse d'avoir volé son fromage et le stylo de Schussein.

L'après-midi nous allons à la plage et au retour nous traversons les égouts de Barcelone. Décidément nous connaissons entièrement la ville, bas-fonds, quartier chics et égouts. Réponse. Recevons une lettre de Marthe Aspet De soler.

Samedi 20 mars

Nous allons nous baigner à la plage de Barcelone. L'eau est très bonne et les vagues assez fortes. R.D.N

Dimanche 21 mars

Je vais à la messe avec William. Ensuite, l'après-midi, nous restons couchés jusqu'à 7 heures. J'apprends que mardi les détenus étrangers, tous sans exception, seront mis en résidence forcée à Caldas avec engagement d'honneur de ne pas s'enfuir. R.A.S.. William est souffrant.

Lundi 22 mars

Aujourd'hui c'est le grand jour pour nous car nous touchons les 50 pesetas et le tabac. J'apprends aussi que je pars jeudi avec L'Hote et Irelande. Sparrow part demain. Je vais l'après-midi au ciné avec le toubib voir jouer *Dettes de sang* et *Rataplan*.

Mardi 23 mars

Nous nous levons à 8 heures et demie pour accompagner William au Consulat et à la Préfecture. L'après-midi se passe en courses. Au moment du départ à 6 heures et demie, il s'aperçoit qu'il n'a pas son triptyque. Résultat, ce n'est qu'à 7 heures 45 qu'il arrive à la gare sans sa valise que je lui donne plus tard, au lieu de 7 heures.

Mercredi 24 mars

Il ne nous reste plus d'argent. Raffael nous a collé une frousse terrible en nous disant que nous ne partions plus. Maintenant nous lui rendons la monnaie de sa pièce.

Jeudi 25 mars

Journée mémorable, une étape de plus vers le but. Nous nous levons à 9 heures pour aller au Consulat puis à la Jefatura afin d'obtenir notre laissez-passer. Nous y restons jusqu'à 1 heure puis nous retournons au Consulat chercher un billet et écouter les dernières instructions.

Enfin au repas du midi, nous faisons marcher une dernière fois Raffael et nous lui dévoilons la vérité. L'après-midi, passe comme un éclair et le soir à 7 heures 50, nous partons vers Madrid.

Vendredi 26 mars

Evidemment, pas question d'avoir bien dormi. Contrôlés par un policier. Nous arrivons à Madrid à 11 heures du matin. Nous allons au Consulat puis à l'Ambassade. L'après-midi, j'achète des chaussures et nous nous promenons dans Madrid qui nous a déçu car, pour une capitale, cela ne casse rien. Nous mangeons comme des rois.

Samedi 27 mars

Nous déjeunons d'une tranche de jambon, deux œufs et une grande tasse de café *con leche*⁷, plus du pain. Nous allons à l'Ambassade remplir diverses formalités et toucher du linge et 35 pesetas. L'après-midi, nous allons acheter un drapeau et nous mangeons pas mal de gâteaux. Nous terminons le repas du soir à 11 heures.(...)

Dimanche 28 mars

Ce matin tout Madrid est pavoisé. Des jeunes défilent en chantant. C'est à l'occasion du 4ème anniversaire de la prise de Madrid par les Nationalistes. Je vais à la messe avec William. L'après-midi, nous dormons et ensuite nous nous promenons dans Madrid.

Lundi 29 mars

Nous allons à la Préfecture pour nos papiers. L'après-midi c'est au Consulat. Puis le soir j'achète des cigarettes pour 5 pesetas et je vais avec Jean et William au cinéma voir jouer le « Mystérieux Docteur Satan », n'ayant pu voir « Les femmes en guerre » film documentaire sur la guerre en Angleterre.

Mardi 30 mars

Rien de nouveau. Nous allons lire des bouquins à l'Institut. Tout va bien. L'après-midi je touche mon tabac 2 pesetas 95, et nous allons nous promener au parc. Là, nous voyons des gardes littéralement costumés. Puis nous voyons également un défilé des futurs officiers de la marine très bien réussi.

Mercredi 31 mars

Nous allons à l'Institut français chercher des livres. L'après-midi nous dormons.

Jeudi 1er avril

Nous allons au défilé à l'occasion du 4^{ème} anniversaire de la prise de Madrid. Piètre et peu chaleureux accueil. Rien de neuf. Dormons l'après-midi.

Vendredi 2 avril

Aujourd'hui police et je vais à l'Institut chercher *Notre Dame de Paris*. Je vais voir Bueninch à l'hôtel Mora 50 pesetas.

Samedi 3 avril

Rien de sensationnel.

Dimanche 4 avril

Plus de suppléments. L'après-midi, nous allons nous promener au parc et Alexander perd sa montre.

Lundi 5 avril

Journée qui comptera dans notre vie comme une des plus belles. Nous avons notre laissez-passer. Je vais à la police. Raffael est à Madrid. Nous l'avons rencontré à son arrivée. Attendons les photos faites samedi. Nous devons partir demain. Polochon.

Mardi 6 avril

Dernière journée à passer à Madrid. Courses, adieux à des amis. A 6 heures ¼ du soir nous allons manger à l'hôtel Medidia. Ensuite, nous prenons place dans un compartiment de lère entièrement réservé à notre égard. Des vivres en payage. Patrisson, Godin and Godin, Nerson, Raffael sont sur le quai de la gare. A 8 heures ¼ c'est la dernière étape qui commence vers la terre Anglaise, le fameux rocher de Gibraltar. La nuit je dors dans le filet.

Mercredi 7 avril

Nous mangeons nos provisions, pas tout car il y en a trop. Je discute avec un lieutenant espagnol. A San Roques nous descendons du train et nous prenons un autocar qui nous conduit à La Linga, dernier coin de terre espagnole que nos pieds fouleront. Là, nous allons au Consulat anglais ensuite poste de police pour obtenir notre *salida*⁸ et enfin, à 3 heures ¼ exactement nous entrons en terre anglaise. Impossible de décrire ce que nous ressentons. Il n'est pas de mot pour exprimer notre joie et notre admiration. Les soldats, la masse imposante du rocher, la manière dont nous sommes accueillis. Le capitaine Lies représentant le Général de Gaulle et un lieutenant colonel représentant Giraud sont là. Après nous avoir fait un petit

⁷ En Espagnol dans le manuscrit : avec du lait

⁸ En Espagnol dans le manuscrit : la sortie

speech, le capitaine demande que ceux qui veulent aller avec de Gaulle le suivent. Aussitôt tout le monde sans exception le suit. A la Mission Française flotte le pavillon tricolore avec la croix de Lorraine au centre. Quelle joie de voir flotter fièrement ce drapeau que notre chef conduira à la victoire.

Nous signons deux papiers. Je choisis les commandos et mon ami Jean, et c'est là que se montre la grande amitié qui nous lie depuis notre sortie de prison, choisit lui aussi les commandos afin que nous restions ensemble. Puis nous touchons un livret de paye et 1 livre sterling.

Nous achetons 200 cigarettes. Le soir, nous rencontrons des marins français qui nous invitent à bord de leur bâtiment : le *Savorgnan de Brazza* pour le lendemain. Après les avoir accompagnés nous allons nous coucher au Spanish Pavillon, sorte de petite caserne.

Judi 8 avril

J'ai oublié de mentionner hier que nous mangeons à en claquer. Le pain est blanc comme neige et bon comme de la brioche. Nous mangeons de 7 heures ½ à 8 heures le matin, à midi et à 4 heures et encore à 8 heures. Quels bobards que les boches racontaient et combien je voudrais voir arriver mon frère. Nous allons à bord du *Savorgnan de Brazza* et nous y mangeons. Quels chics types que ces marins.

C'est formidable la bonne entente et la camaraderie qui règnent entre tous ces hommes qui se battent pour leur Patrie.

L'accueil qu'ils nous firent fut quelque chose de magnifique. Tous voulaient nous donner des cigarettes. Enfin je trouve quelqu'un avec qui je peux parler de mon pays. C'est un quartier-maître fusilier qui connaît mon village et quelques habitants. Cela me fait grand plaisir. Je lui donne mon adresse en même temps qu'il me donne la sienne. Puis nous retournons à terre. Le soir, promenade comme de bien entendu.

Vendredi 9 avril

Je suis de corvée ce matin. La journée se passe comme à l'habitude, sauf que nous touchons 1 livre 7 shillings.

Samedi 10 avril

R.A.S. le matin. L'après-midi, nous allons au cinéma de la marine voir jouer *La victoire du désert*, un film formidable et où vraiment il n'y a pas de chiqué. Les Anglais, eux, montrent aussi bien leurs avions, leurs chars et leurs soldats esquinés que les pertes boches. R.A.S.

Dimanche 11 avril

Le matin R.D.N. L'après-midi, nous allons avec un mécanicien de la R.A.F. et deux marins du *Savorgnan de Brazza* à bord duquel nous avions été le matin et qui devait appareiller à 1 heure, nous baigner. L'eau est très

bonne, mais il y a beaucoup de méduses. Le soir nous allons au café avec le mécano de la R.A.F.

Lundi 12 avril

Aujourd'hui je suis de planton à la Mission Française. R.A.S.

Mardi 13 avril - Mercredi 14 avril - Jeudi 15 avril 1943.

(...) arrivée de Madrid

Vendredi 16 avril - Samedi 17 avril - Dimanche 18 avril : RAS

Lundi 19 avril

Enfin, voici du nouveau d'ailleurs très intéressant. Nous partons demain à bord d'un bateau. Toute la journée se passe dans l'attente du départ. Le soir nous faisons les adieux à Franck l'aviateur, Victor et Dickie tous deux infirmiers de très chics types. Après leur départ et jusqu'à 2 heures du matin, c'est toute la gamme des petites histoires qui y passe et ainsi que des tas de blagues.

Mardi 20 avril

Réveil à 6 heures du matin. Il pleut. Nous mettons pour la première fois nos vêtements militaires. Ensuite, nous allons à la Mission Française et là, nous recevons chacun 2 livres anglaises. A 3 heures et demie nous embarquons à bord d'un petit caboteur *L'aler Glasgow* qui nous conduit à bord du bateau qui doit nous emmener en Angleterre. Le *Stirling Castle* qui est un gros transport de troupes. Nous embarquons sous une pluie battante. Ma valise en carton est bien molle. Nous logeons au pont A.1 à l'avant juste au-dessus de la soute à munitions. Nous ne partons pas aujourd'hui.

Mercredi 21 avril

Nous apprenons à connaître le navire qui mesure 225 mètres de long. à la cantine j'achète 800 Lucky à 3 shillings 6 pence les 200 cigarettes.

Jeudi 22 avril

Les soldats anglais embarquent.

Vendredi 23 avril

Un convoi est parti.

Samedi 24 avril

Aujourd'hui 5 bateaux transportent des soldats à bord. Nous ignorons la date du départ. R.A.S.

Dimanche 25 avril

Ce matin je vais à la messe à bord. C'est aujourd'hui que nous partons pour le but de notre voyage. Bientôt nous allons connaître les affres du mal de mer. Le mataf Jean Ré s'en réjouit à l'avance. Voici la nuit qui s'approche lentement et chaque minute qui s'écoule nous rapproche de notre départ. Enfin, à 11 heures l'ancre est levée et voici l'énorme masse du navire qui s'ébranle et nous emporte vers la liberté ... ou la mort.

Mais qu'importe, plutôt mourir ici qu'aux mains des boches. Nous restons sur le pont jusqu'à 1 heure du matin. Le bateau se dirige sur Centa. Bonne nuit.

Lundi 26 avril

A peine réveillés nous sautons à bas du lit pour voir la haute mer. Autour de nous pendant (la nuit) des navires ont pris place. Tout d'abord, le transport américain. Ensuite, 15 navires marchands d'un fort tonnage et 7 destroyers qui nous escortent. Pendant la nuit nous nous sommes dirigés droit sur l'Afrique et maintenant nous revenons en arrière et nous passons le détroit de Gibraltar dont nous voyons la masse énorme s'estomper dans le lointain à 6 heures ½. Ce n'est pas encore la haute mer car de chaque côté nous sommes bordés par des montagnes, sur la droite l'Espagne avec la pointe de l'Europe, de l'autre le Maroc espagnol avec Tanger.

La mer est calme et je vis l'aventure dont je rêvais en écoutant les communiqués de la B.B.C. Maintenant je connais la vie des marins et je comprends très bien pourquoi dès leur arrivée à terre ils boivent et s'amuse. A bord de notre navire qui est le plus gros du convoi, se trouve le reste d'un équipage de 75 hommes d'un navire torpillé, soit 15 hommes.

A 10 heures ¼ exercice d'alerte ainsi qu'à 4 heures 20 du soir. Nous tanguons et maintenant les côtes d'Espagne et du Maroc se sont estompées depuis longtemps déjà dans le lointain. Personne encore n'a le mal de mer et le mataf en devient malade. Voici notre première journée de mer qui s'écoule. Aucune attaque.

Mardi 27 avril

Aujourd'hui la mer est plus agitée et nous commençons à être malades sans toutefois vomir. Tour à tour les navires changent de position. Aucune attaque. Trois dégueulis de Grinsprime, Mayer et Bluneschyl.

Mercredi 28 avril

Tout va bien, mer calme R.A.S. sur le théâtre des opérations. Sommes survolés par un avion anglais, du moins je le suppose. Nous sommes déjà à mi-chemin de notre voyage d'après les dires de Joly. Voici du nouveau. Au loin 2 gros navires de guerre apparaissent et grossissent rapidement. Ce sont 2 cuirassés anglais qui se joignent à nous. La mer est

d'un calme merveilleux et l'on croirait se promener en barque sur un étang. Voici déjà 3 jours que nous naviguons.

Jeudi 29 avril

Ce matin le ciel est gris et la mer un peu agitée. R.A.S. ce matin. Cet après-midi, j'écris une petite pièce pour m'amuser. Ce soir à 8 heures mes camarades et tous les autres passagers du navire organisent une petite fête pour fêter notre arrivée en Angleterre. Cette fête aura lieu un peu plus tard, car les boches pour la première fois depuis notre départ nous attaquent. Ce sont, je crois, 2 Focke Wulf. Tout d'abord ils nous survolent et enfin c'est l'attaque prévue et sans laquelle le voyage aurait manqué d'imprévu. J'assiste à la chute de la première bombe à une trentaine de mètres du navire. Toute la D.C.A. des bâtiments tire à plein gaz. Voici la troisième attaque qui arrive. Notre navire a un trou juste dans la pièce où nous couchons. J'écris ces lignes en pleine attaque entre les coups de D.C.A. Maintenant c'est fini. Les boches en ont marre et demain en France dans le communiqué du grand reich allemand les Français pourront lire « Un convoi ennemi jaugeant 250000 ou 300000 tonneaux a été coulé au large des côtes françaises ». Au total, 5 bombes ont été lâchées. Nous couchons tout habillé.

Vendredi 30 avril

Ce matin, fausse alerte à 6 heures ¼. Round avec Rolland, aucune attaque.

Samedi 1er mai

R.A.S. Sommes en vue des côtes d'Irlande.

Dimanche 2 mai

Nous sommes dans le canal. Le convoi est séparé en deux, une partie va à Glasgow et nous et un autre bâtiment à Liverpool. Nous filons au moins à 20 noeuds et à 11 heures nous arrivons à Liverpool. Nous débarquons à 6 heures ½ et à 8 heures ½ nous arrivons à l'hôpital où un repas nous est servi. Puis à minuit nous prenons le train pour Londres. A 4 heures ½, nous arrivons au camp de transit. Ici se termine mon cahier puisque je suis arrivé en Angleterre.

Vive la France Libre. Vive de Gaulle. A bas les boches.

Suivent ensuite 9 pages de ce troisième cahier où Paul Rollin a recopié des chansons : C'est un mauvais garçon, J'attendrai ton retour, La romance de Paris, Beau soir de Vienne, Je suis seul ce soir, Ma ritournelle, Le plus beau de tous les tangos du monde, etc.

Suit la récapitulation suivante:

1 - Engagement le 9 novembre 1942

2 - Démobilisé à Auch le 30 novembre 1942

- 3 - Arrivée à Marseille le 1er décembre 1942
- 4 - Départ de Marseille le 14 décembre 1942
- 5 - Départ de France le 16 décembre 1942
- 6 - Internement en Espagne le 16 décembre 1942
- 7 - Mise en liberté le 27 février 1943
- 8 - Départ d'Espagne le 6 avril 1943
- 9 - Départ de Gibraltar le 25 avril 1943
- 10 - Arrivée en Angleterre le 2 mai 1943
- 11 - Mise en liberté complète le

Puis encore au dos de cette page le texte suivant :

Au cours de l'attaque subie par notre convoi, un des avions a été touché à l'arrière et cessa le combat. Il est certainement tombé à la mer car il baissait et tanguait.

A notre arrivée à Liverpool, Joly qui m'avait toujours si bien renseigné sur notre route a été arrêté : c'était un espion.

Suivent enfin ses notes d'apprentissage de la langue anglaise : vocabulaire, expressions courantes, etc. Des dessins et des caricatures, de nouvelles notes d'Anglais.

Le dos de la couverture, en carton léger et qui renferme les 3 cahiers est encore annoté d'une récapitulation de sa main.

- Départ de Souppes le 2 novembre 1942
 Arrivée à Auch le 9 novembre 1942
 Parti de Auch le 30 novembre 1942
 Arrivée à Marseille le 1er décembre 1942
 Parti de Marseille le 14 décembre 1942
 Départ de France le 16 décembre 1942 et arrêté le même jour à Tortella
 Emprisonnement à Girona le 18 décembre 1942
 Libéré de Girona le 27 février 1943
 Arrivée à Barcelone le 1er mars 43
 Départ de Barcelone le 25 mars 43
 Arrivée à Madrid le 26 mars 43
 Départ de Madrid le 6 avril 43
 Arrivée à Gibraltar le 7 avril 43
 Départ de Gibraltar le 25 avril 43
 Arrivée en Angleterre le 2 mai 43

BIBLIOGRAPHIE

- Gwenn-Aël-Bolloré dit Bollinger, *Nous étions 177* édition France-Empire, 1964.
 J. Provot, 6 juin 1944, *Ouistreham, Riva-Bella libérée son histoire durant la guerre*, Musée de Ouistreham, 1984.
 Maurice Esnault, *Souppes sur Loing, Principal centre de la Résistance dans le sud Seine et Marnais - L'histoire merveilleuse du pont de Souppes, 1942-1944*, Editions Amatecis 1997.

TÉMOIGNAGE

Joseph BOSCH

St Lt de Cerdans, mercredi 30 juillet 1997

Monsieur Ballot, chers amis,

Je partis en Espagne le 31 mai 1943, jour de la fête des mères. Je n'ai rien dit à mes parents de mon départ et quelques heures après le passage de la frontière, l'adjudant Embry avertissait ma famille que j'étais passé sans encombre. Je fus pris par les carabiniers espagnols près du village de Al Banya et qui me conduisirent à la prison de Figueras et où je passais un mois dans une cellule de deux mètres carrés pour huit évadés les W.C. compris !

Les conditions de détention en prison étaient très dures ... le matin un peu d'eau avec du café, à midi une soupe de maïs, le soir une autre louche de maïs accompagné d'une petite boule de pain pour huit prisonniers. Couchés à même le sol, des conditions d'hygiène lamentables, pas d'eau, pas à manger, presque pas de douche, etc. etc. Je rejoignais ensuite la prison de Salt à Gérone ... D'autres évadés furent dirigés sur le camp de Mirande Del Ebro - Là ce fut terrible. Et toujours menottes aux poignets. Pendant cinq mois ça a été un calvaire ... toujours la même soupe ... et nous avions très faim. Et un beau matin, départ pour un embarquement sur Malaga. Jusqu'à Barcelone avec toujours les menottes on fit une halte en gare où la Croix Rouge Française nous habilla de vêtements décents et nous donna une dizaine de pesetas. Une heure plus tard nouveau départ sur Madrid et Malaga où nous embarquâmes sur un navire de guerre battant pavillon Anglais direction Casablanca. Aussitôt arrivés en Afrique, chacun fut enrôlé dans l'arme qu'il désirait ... Un an après ce fut le débarquement du 15 août à Sainte-Maxime sous un tonnerre de bombes et de mitraille ... La suite? ! Vous devinez et nous arrivâmes à Baden-Baden après d'innombrables péripéties.

PS. Si Paul Rollin n'est pas allé au camp de Mirande c'est qu'il n'avait pas 18 ans¹. Il a dû partir directement sur l'Angleterre.

¹ NDLR : Si, Paul Rollin avait alors 20 ans

Il y avait eu entre temps une convention avec les Britanniques et l'Espagne ... Un homme libéré contre un sac de farine ! L'Espagne connaissait aussi la famine.

Il y a trois ou quatre ans à la prison de Figueras a été posée une plaque commémorant ce passage des évadés de France. A Gerone, la prison a été rasée ... mais il reste un mur et une partie de la cour où nous pouvions faire une promenade. Là aussi une stèle a été fixée sur la place de Salt en l'honneur de ces évadés qui pour la plupart ne rejoignirent pas l'Afrique.

Voici en quelques lignes mon itinéraire.

Monsieur Ballot, je vous remercie pour le livre de Souppes-sur-Loing et les trois photos qui sont magnifiques, je vous souhaite à toute votre famille, une bonne santé et vous dit à bientôt peut-être.

Bien amicalement.

J. Bosch